



Nicolas REUGE

GAULOISE FANTASY

© Nicolas Reuge - Texte déposé, tous droits réservés.
IDDN.FR.010.0105867.000.R.P.2006.035.41100

reuge@free.fr

1^{ère} PARTIE : LA DAME EN BLANC

I

Pascal consulta une dernière fois ses e-mails et éteignit son PC. Il se dévêtit, enfila un caleçon un peu usé et se glissa dans son lit. Il relut quelques pages de "Connaissance par les gouffres" d'Henri Michaux, celles qu'il avait écornées. Puis, juste avant d'éteindre la lampe de chevet qui diffusait une lumière pâle et verdâtre, il avala le contenu d'une ampoule bleutée et mit des boules Quies. Quelques minutes plus tard, il sombra dans un profond sommeil.

Alan marchait d'un bon pas. Il était au cœur de la grande forêt de Lambrac, là où peu osaient s'aventurer seuls. Il connaissait les histoires terrifiantes qu'on racontait sur ces lieux peuplés d'esprits et de créatures maléfiques. Pourtant, il n'était pas le premier de son village à tenter cette traversée et rien de fâcheux n'était arrivé à ses prédécesseurs, dans un passé récent tout du moins. Aucune manifestation surnaturelle n'avait entravé leur route. Certains avaient bien relaté une impression de malaise qui les avait tenaillés au plus profond de leur être, mais ils n'auraient su la définir et en expliquer la cause avec certitude. Peut-être était-ce l'effet combiné des légendes et de l'isolement dans la forêt épaisse et profonde. Alan ne ressentait rien de tel, il était concentré sur sa mission et il devait faire vite.

Alors que le soleil d'été approchait du zénith, il faisait sombre, frais et humide au cœur de la grande forêt. Mais ce lieu n'était nullement lugubre, il grouillait de vie. Les oiseaux s'époumonaient en chœur et les insectes tournoyaient, dansaient en cadence sur cette symphonie organique. De temps à autre, un moustique ou un taon allait festoyer sur la peau goûteuse du voyageur. Avec ses longs cheveux châtain touffus et en bataille, et sa barbe de plusieurs jours, le jeune homme avait tout l'air d'un homme des bois. Il était pourtant un villageois sédentaire peu habitué à faire de si longues marches. Il avait mal aux pieds, depuis longtemps il marchait sur ses ampoules. Mais il devait faire vite : sa sœur, Flore, était souffrante et attendait qu'on lui apportât un remède. La science du druide du village était restée impuissante devant sa fièvre rebelle et Alan avait dû se rendre chez Sylvestre, le guérisseur le plus renommé de la contrée, dans l'espoir que celui-ci lui fournirait un remède efficace. Sylvestre, à la fois druide et mage, résidait de l'autre côté de la grande forêt et avait fort à faire dans son secteur. Il reçut pourtant Alan avec grande hospitalité, et, après que ce dernier eut détaillé les symptômes que présentait sa sœur, il lui remis une décoction qui, espérait-il, pourrait aider à la guérir.

Alan longeait le cours d'un ruisseau qu'il avait déjà suivi dans l'autre sens à l'aller. La forêt était légèrement moins dense à cet endroit, de nombreuses taches de lumière baignaient le cours d'eau et ses berges herbeuses. Des libellules rasaient la surface de l'eau, tantôt immobiles, tantôt se déplaçant à toute vitesse. Certaines, posées sur des herbes ou carrément en vol, formaient, en s'accouplant, des cœurs aux reflets métalliques bleus, verts et bruns. Tout en maintenant un bon rythme, Alan contemplait le spectacle.

C'est alors qu'une prodigieuse créature vint à sa rencontre : un gigantesque papillon aux ailes blanches ivoire parcourues de marbrures bleu-vert. Il n'avait jamais vu un spécimen d'une telle taille, chacune de ses quatre ailes était aussi grande que sa main ! Mais la rencontre fut brève et l'insecte se détourna du ruisseau pour s'enfoncer dans les profondeurs de la forêt, comme s'il avait craint que le regard du jeune homme ne souillât sa beauté délicate. Alan, comme hypnotisé, décida de se détourner de son chemin pour le suivre, « juste un peu, pas trop loin quand-même », se dit-il ...

Après quelques minutes de poursuite, le papillon continuait à virevolter à bonne distance devant lui. Soudain, la lumière du soleil inonda ses ailes et sa blancheur éclatante éblouit le jeune homme : l'insecte géant avait pénétré dans une clairière.

Il se posa sur une fleur de pissenlit d'un beau jaune-orangé qui avait peine à soutenir son poids. Alan, dissimulé dans l'ombre de la forêt, s'immobilisa et observa la scène : le bord arrière de ses ailes se dessinait en une succession d'échancrures arrondies. Il déroula sa trompe et s'apprêta à la plonger au cœur de la fleur. Mais la tige de celle-ci ploya sous le poids de l'insecte géant et la scène qui suivit ne fut pas des plus gracieuses. Quelques instants plus tard, le papillon avait repris son vol et continuait à papillonner et à butiner tant bien que mal de ci de là. Alan jugea sa curiosité satisfaite et cessa la poursuite. Ayant marché sans interruption depuis l'aurore, il jugea opportun de faire une pause ici-même, ravi de pouvoir retrouver le grand jour en cet espace découvert. Il fit quelques pas pour rejoindre le bord de la clairière qui se dévoila entière à ses yeux, puis il s'arrêta net : il n'était pas seul ici ...

La clairière s'étendait sur une longueur d'une centaine de coudées environ¹. Un tapis d'herbe la recouvrait entièrement, et, malgré les rigueurs du plein été, il était d'un vert presque éblouissant, tel celui des premières touffes qui annoncent le début du printemps. D'innombrables fleurs multicolores parsemaient la moquette herbeuse, mais le bleu l'emportait. Au centre, un immense pommier se dressait. L'arbre était encore en fleurs, des fleurs d'un blanc rosé. A proximité, sur la gauche, s'étendait une mare. Vers l'arrière, à l'ombre du pommier, se dressait une maisonnette en bois. Près de la mare, dans un lit de verdure, une femme vêtue d'une fine chemise blanche était assise, elle jouait d'une petite harpe. Une mésange, posée sur le sommet de l'instrument, l'accompagnait.

Alan fit discrètement quelques pas en arrière pour se dissimuler dans la pénombre de la forêt. Il osait à peine respirer. Il était tout à la fois complètement ahuri, subjugué par la beauté de cette femme dont il pouvait discerner les formes et imaginer la grâce, envoûté par la musique et terrifié. Les légendes qu'on lui avait conté sur la forêt de Lambrac revinrent à son esprit et il ne pouvait s'empêcher de penser qu'il s'agissait là d'une manifestation surnaturelle. D'ailleurs, tout en ce lieu paraissait surnaturel, comme tout droit sorti d'un conte de fée ... et la fée jouait paisiblement à l'ombre du pommier.

C'est donc un sentiment d'angoisse qui dominait dans ses pensées, et, s'il n'était là à l'observer que depuis quelques instants, cela lui parut une éternité. Puis, voyant qu'il ne se passait rien, il retrouva un peu de sérénité. Il reprit alors conscience de l'urgence de sa mission. Notre jeune homme, fier de son sens du devoir et de l'amour qu'il portait à sa sœur, revint donc sur ses pas, le plus discrètement du monde, aussi discrètement qu'un chat qui avance lentement vers sa proie encore trop loin pour la saisir d'un bon. Une fois qu'il fut à bonne distance de la clairière, il accéléra progressivement le pas. Parvenu au voisinage du ruisseau, il cessa de courir mais poursuivit sa marche à un rythme très soutenu. Il en avait complètement oublié la pause qu'il était prêt à s'accorder.

¹ Soit entre 40 et 50 mètres

II

Non loin de la lisière de Lambrac, le village nommé Arpin fondait sous un soleil de plomb. La plupart des habitants, animaux domestiques et humains, étaient terrés dans les maisons en terre cuite et aux toits de paille : on y ressentait encore un semblant de fraîcheur. Pour un début d'après-midi, il régnait au village un silence presque irréel. Seuls les piailllements de quelques enfants qui barbotaient dans la rivière le rompaient de temps à autre. Dans la maison la plus proche de la forêt, une jeune fille était alitée et gémissait. Elle avait une forte fièvre et la chaleur lui était d'autant plus insupportable. Ses longs cheveux châtain étaient trempés de sueur. Elle avait peine à s'alimenter et son petit corps s'était beaucoup amaigri. Son visage marqué par la souffrance gardait pourtant un air innocent et enfantin avec son petit nez en trompette. Ses parents, morts d'inquiétude, semblaient avoir pris dix ans en quelques jours. Mais leurs yeux reprirent vie quand ils virent la silhouette sombre d'Alan se dessiner dans l'embrasure de la porte.

Les retrouvailles furent brèves et on se hâta de donner à boire à Flore la décoction préparée par le grand druide. Or, quelques minutes plus tard, elle souffrait encore d'avantage ... Elle avait maintenant le sentiment que c'en était fini, que rien ne pourrait plus la sauver. Alan ne s'en inquiéta pas outre mesure, car il se rappelait les paroles de Sylvestre :

« Juste après l'absorption du breuvage, il est possible que votre sœur se sente plus mal encore. En ce cas, dites vous bien qu'il s'agit là une réaction tout à fait normale de son corps et une preuve de l'efficacité du remède. Une amélioration notable de son état ne pourra être constatée qu'au moins une journée plus tard. Et la guérison sera lente, soyez patient. J'espère qu'elle guérira, mais cela je ne peux vous le garantir. Soyez courageux mon ami. »

Le lendemain, Flore était moins pâle et se sentait mieux. Au soir, elle eut même la force de se lever et de manger un peu de soupe aux orties. On respirait dans la chaumière. Une demi-lune plus tard, sa fièvre avait disparu et la jeune fille n'était plus alitée, sa guérison semblait se confirmer davantage de jour en jour. Peu à peu, chacun retournait vaquer à ses occupations et à ses corvées.

Alan s'était remis à ses ouvrages de menuiserie. Mais la chaleur rendait la tâche difficile et de toute façon le cœur n'y était pas. Au fur et à mesure que ses craintes concernant l'état de santé de sa sœur s'estompaient, la rencontre extraordinaire qu'il avait faite en plein cœur de la forêt accaparait toujours davantage ses pensées. Qui était cette femme vêtue de blanc ? Était-elle réellement une fée ? Si tel était le cas, il n'avait rien à craindre d'elle ! Il commença à éprouver un peu de honte pour avoir été à ce point apeuré et même terrifié devant cette scène merveilleuse. C'est maintenant toute sa magie qui l'obsédait. De toute sa vie, il n'avait rien vu d'aussi extraordinaire et d'aussi beau ! Puis une vague d'angoisse le saisit : ce pouvait aussi bien être une créature maléfique qui attirait ses victimes en prenant l'apparence d'une fée ... En ce cas, sa peur avait été salutaire. Il pesait le pour et le contre, puis il se résolut finalement à écouter le fond de son cœur qui lui murmurait :

« Le mal ne peut engendrer un tel enchantement. »

Le lendemain soir, Alan s'était invité chez l'ancien. L'ancien était un vieillard vraiment très ancien, et ce depuis bien longtemps. Vous savez, celui qu'on retrouve dans tous les contes. Nul ne connaissait mieux que lui l'histoire de la contrée et il avait toujours plein d'anecdotes croustillantes à raconter. Alan espérait en apprendre davantage sur la forêt et ses mystères...

Mais l'ancien raconta des histoires de lutins, de farfadets et de gobelins, de magiciens et de sorciers que le jeune homme avait déjà entendu mille fois. A vrai dire, il se demandait si

ces histoires ne trouvaient pas davantage leur source dans l'imagination autrefois fertile du vieil homme que dans la réalité. Par courtoisie, il fit mine d'être captivé par tous ces récits un peu usés, puis, alors qu'il se faisait tard et que l'ancien commençait à être un peu à court de propos, il lui demanda :

– A-t-on déjà rencontré de mystérieuses femmes vêtues de blanc dans la forêt ?

– Pas que je sache, répondit l'ancien un peu surpris.

Puis le visage du vieil homme s'éclaira :

– Cela me revient à présent. Il existe des contes évoquant l'apparition de dames blanches ... pas dans notre forêt toutefois.

– Et que disaient-ils ?

– Les dames blanches sont des défuntes qui reviennent à l'état de fantômes sur les lieux même où elles avaient vécu. Elles sont messagères de drames et de malheurs. Voilà tout ce dont je me souviens, fit-il en bâillant.

Alan comprit qu'il n'en apprendrait pas davantage ce soir là et prit congé de l'ancien qu'il remercia vivement.

Il doutait que la créature qu'il avait vu au cœur de Lambrac correspondît aux dames blanches qu'avait évoqué le vieil homme. Ce n'était pas un fantôme mais bien une femme en chair et en os. Et il était résolu à retourner à sa rencontre.

Il avait un prétexte en fer forgé qui justifierait un nouveau voyage à travers la forêt : Sylvestre lui avait demandé, au cas où il aurait l'occasion de revenir, de bien vouloir lui rapporter diverses herbes, feuilles et racines qui abondaient aux alentours d'Arpin mais qui se faisaient rares de l'autre côté de Lambrac. Il lui devait bien ça ! Et ainsi qu'il le pensait, ses proches acquiescèrent.

III

Trois lunes plus tard, Alan était donc reparti pour une nouvelle traversée de la forêt. Si les premiers signes de l'automne se manifestaient – quelques feuilles commençant à jaunir, l'humidité du sous-bois, l'abondance des champignons – il faisait encore fort bon. Après deux journées de marche, il était en plein cœur de Lambrac. Il retrouva sans peine le chemin de la clairière et arriva à proximité alors que tombait le crépuscule. Il s'approcha tout doucement en rampant. Il n'entendait aucune musique et le silence environnant était pesant : il avait l'impression de faire un bruit d'enfer en avançant ... En fait, il aurait voulu pouvoir s'enfoncer dans le sol comme un ver de terre. Il arriva finalement en vue de la clairière, son cœur battant à tout rompre. Le pommier et la maisonnette étaient toujours là, sombres et grisâtres, et au-dessus le ciel avait pris une teinte rouge-orangé. Mais nulle âme qui vive. Il resta là sans plus bouger et continua son observation. Alors que les dernières lueurs crépusculaires s'effaçaient derrière le rideau de la nuit, une ombre blanche surgit soudain hors de la forêt où l'obscurité était déjà tombée. A bonne distance de lui, sur la droite, Alan la vit se déplacer sans bruit et se diriger vers la maisonnette, où elle pénétra. Il entendit une porte se refermer derrière elle, et, quelques instants plus tard, il aperçut une lumière jaune à travers la petite fenêtre. Puis, alors que des milliers d'étoiles s'allumaient dans le ciel, la lumière jaune s'éteignit et l'obscurité envahit la clairière.

Alan attendit encore un peu, à plat ventre dans les fougères, la tête levée. Puis, la brume montant du sol, le froid et l'humidité commençant à le saisir, il se dit qu'il n'y aurait plus rien d'intéressant à voir à présent. Il songeait à se replier et à trouver un endroit sûr pour passer la nuit quand il entendit des bruits de pas s'avançant juste derrière lui. Promptement, il se releva tout en se retournant. Une créature haute comme trois pommes se tenait là, à quelques coudées, et le regardait. Elle diffusait une légère lumière bleutée et avait des petits yeux verts tout ronds. Elle ne paraissait pas malveillante. Alan, bredouilla :

- Qui ... qui êtes-vous ?
- Je me nomme Séraphin.
- Vous êtes un lutin, n'est-ce pas ?
- C'est comme cela que vous autres me nommez, répondit-il. Détendez-vous, je ne vous veux aucun mal.
- Dieu merci. Euh ... dites-moi, qui est cette femme vêtue de blanc ? Une fée ?
- Elle n'est pas.
- Quoi ?
- Elle n'est pas des nôtres. Passez votre chemin et poursuivez votre voyage, vous êtes en grand danger ici.

Puis la lumière bleue s'assombrit et la créature s'éclipsa dans la brume. Alan tenta de la rappeler mais sans succès. Il marcha à tâtons dans l'obscurité profonde de la forêt en s'aidant d'un bâton. Quand il jugea qu'il se fut suffisamment éloigné de la clairière, il ouvrit son paquetage, en retira un grand sac en peau de sanglier, l'étala sur le sol et s'introduisit à l'intérieur.

Il se réveilla à l'aube. Il avait peu dormi mais n'était pas fatigué. Il émergea de son sac de peau et ressentit toute la fraîcheur et l'humidité. Il avait le ventre creux et se hâta de manger un morceau de pain avec du miel. Il replia son couchage, refit son paquetage et se dirigea dans la direction du ruisseau. Il trempa ses mains dans l'eau courante, frissonna et se nettoya le visage. Il devait maintenant décider de ce qu'il allait faire. La veille, avant de s'endormir, il était plutôt angoissé et s'était finalement résolu à tenir compte de l'avertissement du lutin. Mais son humeur avait manifestement changé durant son sommeil, il

se sentait confiant et téméraire ce matin. Il continua à réfléchir tout en observant la pénombre environnante se dissiper peu à peu, à mesure que le soleil invisible s'élevait. Les coins de ciel qu'il pouvait entrevoir étaient bleus pâle, la journée serait belle.

L'heure était bien avancée dans la matinée et Alan, camouflé dans les fougères, épiait à nouveau la clairière. Le soleil commençait à poindre au-dessus des arbres et, en quelques minutes, la clairière fut inondée de lumière. Ici, la nature avait peu changé depuis son dernier voyage, comme si l'été devait s'y prolonger indéfiniment. Toutefois, le pommier était à présent chargé de pommes rouges et vertes. L'eau dorée de la mare scintillait. Alan tressaillit : la porte de la maison de bois s'ouvrit et la jeune femme, resplendissante, en sortit. Elle vint s'agenouiller près de la mare et, à l'aide d'un peigne de cristal, arrangea sa chevelure dorée en se mirant dans l'eau. Puis elle prit sa harpe dorée, s'assit au soleil, et commença à jouer. Alan était ensorcelé : par cette musique, une mélodie qu'il n'avait jamais entendu auparavant, parce qu'il pouvait deviner des formes et du charme de cette femme ou de cette fée vêtue de blanc et par le tableau dans son ensemble qui portait une beauté presque irréelle.

Elle ne semblait pas avoir remarqué sa présence. Alan ne put patienter et résister plus longtemps, il se releva et se dirigea lentement vers la merveilleuse créature. Alors qu'il avait franchi une bonne moitié de la distance qui les séparait, elle cessa de jouer et regarda dans sa direction. Maintenant qu'il en était plus proche, le visage de la créature lui parut froid et sévère ... Aussitôt, Alan perdit son enchantement bien malgré lui et commença à paniquer. Il vit les yeux de la fée s'illuminer de rouge, tels deux étoiles scintillantes, et il sentit une violente brûlure envahir sa poitrine. Il disparut dans un *nuage de fumée bleutée* ...

IV

Depuis midi, le ciel s'était couvert et un vent d'ouest soufflait. Les arbres s'agitaient et bruissaient. Au pied d'un grand chêne, un jeune homme était allongé, endormi. Vers le milieu de l'après-midi, Alan s'éveilla, avec un gros mal de crâne. Il mit un certain temps à reprendre ses esprits et ne parvint pas à recomposer le fil des événements qui suivirent le début de sa tentative d'approche ... Il était manifestement tombé dans les pommes. Mais en se redressant, une légère douleur à la poitrine suffit à lui rafraîchir la mémoire : la rupture de l'enchantement, un sentiment d'effroi intense, le regard perçant de la fée et puis plus rien, le gouffre de l'inconscience. Il regarda autour de lui : son paquetage était là, posé juste à côté, et il se trouvait à quelques coudées du ruisseau. Il se leva avec difficulté, et, un peu chancelant et affolé, reprit sa marche à travers la forêt sans demander son reste.

A la tombée du jour, il était épuisé. Mais, ayant parcouru une bonne distance, il pu respirer et se détendre. Il lui resterait deux journées de marche à travers Lambrac pour arriver chez Sylvestre.

Ceci fut fait sans encombre. Alors qu'Alan arrivait en vue de la maison du vieux druide, le vent soufflait fort et la pluie tombait abondamment. Alan frappa à la porte. Le druide se hâta d'aller lui ouvrir et le pria d'entrer. Comme il se doit, Sylvestre portait une grande barbe blanche. Il était vêtu d'une longue robe marron avec une corde nouée à la taille. Il tenait un long bâton grisâtre et à son sommet était fixé un globe de verre dans lequel tournoyait *un nuage de fumée bleutée*.

- Entrez jeune homme, entrez donc, venez vous mettre à l'abri et vous réchauffer.
- Merci Sylvestre, merci pour votre hospitalité.
- C'est bien naturel voyons ! Que me vaut le plaisir de votre visite ?
- Je suis venu vous apporter diverses herbes, feuilles et racines dont vous m'aviez parlé lors de notre dernière rencontre.
- Oh ! C'est vraiment très gentil à vous ! Mais ... il n'y avait pas urgence vous savez.
- Je vous devais bien ça, ma sœur a guéri grâce à votre remède. Nous ne pourrons jamais assez vous remercier.
- Eh bien ! je suis ravi d'apprendre cette nouvelle. En aucun cas vous ne m'êtes redevable, louez plutôt l'art médical de nos ancêtres.
- Ah ! Sylvestre, vous êtes trop modeste.
- Venez donc vous sécher au coin du feu, nous allons manger un morceau.

Alan était affamé. C'est donc avec voracité qu'il engloutit le pot-au-feu de sanglier et qu'il but de la cervoise locale, tout en discutant avec le druide. Il n'osa lui parler de ses aventures au cœur de Lambrac. Il fut un instant sur le point de le faire et vit une étincelle briller dans les yeux du vieil homme. Mais la peur d'être désapprouvé le retint. Sylvestre prépara pour Alan un couchage bien moelleux près de la cheminée. Le jeune homme ne se fit pas prier et plongea bien vite dans un profond sommeil, nullement dérangé par le sifflement du vent qui se faisait de plus en plus fort dans l'âtre : une tempête d'équinoxe se préparait.

Au cœur de la nuit, les arbres de Lambrac étaient malmenés sous les violentes rafales de vent. Toute âme qui vive était terrée ou camouflée dans quelque anfractuosité. Pourtant, sur une branche de pommier, à proximité d'une petite maison de bois, se tenait Séraphin le lutin, tout illuminé de bleu. Jouait-il à un numéro d'équilibriste ? Soudain, un grand craquement retentit ... Mais le hurlement du vent reprit bientôt ses droits.

Peu avant l'aube, alors que la tempête s'était calmée, deux personnages étaient en pleine conversation à l'orée de la grande forêt. L'un était grand et l'autre tout petit. C'était Sylvestre et Séraphin qui se parlaient dans la langue des lutins.

Il était déjà presque midi quand Alan se leva. Il était seul. Ses vêtements étaient étendus devant la cheminée. Ils avaient été lavés et étaient déjà presque secs. Il les saisit et se vêtit. Quelques instants plus tard, le vieux druide pénétra dans la maison avec un paquet de victuailles sous le bras. Les deux hommes se mirent à table, mangèrent des champignons cueillis de bon matin et burent une tisane tonifiante. Ensuite, ils se rendirent à un village voisin où un vieil homme malade avait besoin de soins. Sur le chemin du retour, Alan décida qu'il pouvait se confier sans crainte au vieux druide, puissant mais si humain. Il lui raconta tout : sa mystérieuse découverte de la dame en blanc au cœur de la forêt, la rencontre du lutin, sa tentative d'approche et sa perte de connaissance. Sylvestre était extrêmement intéressé par ses propos, il le questionna sur les moindres détails de son récit. Puis, alors qu'Alan en avait terminé, il lui confia :

– Je connais la forêt comme ma poche, vous savez, et pourtant je n'ai jamais rencontré cette mystérieuse femme ...

– On dit même que vous êtes le gardien de Lambrac.

– Hé hé ! La forêt n'a pas de gardien, disons que je veille sur les lieux. Je ne me suis pas rendu dans cette clairière dernièrement.

– Et le lutin ?

– Séraphin ! Oui, je le connais bien ! C'est une noble créature, un esprit farceur mais bienveillant. S'il s'est montré à vous, c'est qu'il était bien disposé à votre égard et sans doute très inquiet pour votre sort. Vous auriez dû écouter son conseil et passer votre chemin, il aurait pu vous arriver grand malheur ...

Alan baissa les yeux, puis reprit :

– La tentation était si grande et l'enchantement si puissant !

– Certes, et je pense que j'aurais agi de même ... hum ... à votre âge je veux dire, avec toute l'intrépidité et l'inexpérience qui le caractérise.

– Et maintenant qu'allons-nous faire ?

– Y retourner parbleu ! Il faut tirer au clair ce mystère ! Mais avec grande prudence et à l'écoute des esprits de la forêt.

VI

Ils partirent le lendemain dès l'aube. Sylvestre avait prit sa mule, elle portait les paquetages et les deux voyageurs à tour de rôle. En chemin, le druide apprit à Alan une foule de choses intéressantes sur la forêt : les essences et plantes rares et utiles à l'art du guérisseur, des sentiers que le jeune homme ne connaissait pas, les endroits propices à l'apparition des esprits, les lieux fréquentables et ceux à éviter, etc. ... Alan lui confia qu'il aimerait bien devenir druide ... et mage également, pourquoi pas ? Sylvestre rétorqua qu'on ne pouvait décider de devenir magicien, « Cela est une mission qui vous est confiée » lui dit-il, et avec ironie :

« Mais si vous devenez un bon druide, vous avez toutes vos chances. »

Puis, plus sérieusement :

« je suis persuadé que vous avez toutes les qualités requises pour devenir un bon druide.

»

Après deux jours de marche, ils parvinrent au cœur de Lambrac. C'était la fin de l'après-midi, le ciel était très couvert et il faisait déjà presque nuit dans la forêt. Sylvestre fit halte au pied d'un grand chêne, celui là même au pied duquel Alan s'était réveillé il y a sept jours, et il murmura quelques mots à l'oreille de sa mule. Puis il dit à voix basse :

– Laissons la mule ici et dirigeons-nous à présent vers cette fameuse clairière, le plus discrètement du monde évidemment.

– Très bien, répondit Alan. Avec vous je me sens en sécurité.

– Vous ne devriez peut-être pas ... marchez derrière-moi et cessons de parler.

Les deux hommes progressaient lentement, une quasi-obscurité les enveloppait. Un profond silence régnait sur les lieux. Parvenu sans encombre à proximité de la clairière, Sylvestre s'arrêta et murmura à l'oreille d'Alan : « je vais tenter une approche, restez là et attendez-moi. S'il m'arrivait malheur, sauvez-vous ! » Ce dernier acquiesça. Alan devina la sombre silhouette de Sylvestre progresser sans bruit devant la faible lueur provenant de l'orée de la clairière. Puis il ne vit plus que la lueur. Il attendit, un peu angoissé ...

... Le temps passait et Alan commençait à s'impatienter. Aucun signe du mage, aucun bruit. Il était sur le point de s'approcher de la clairière, quand, sur sa gauche, une lumière attira son attention. Deux yeux rouges brillaient dans l'obscurité ! Il sentit son cœur bondir de terreur et se précipita dans l'autre direction tout en se cognant contre des branches. De toute ses forces il cria :

« Sylvestre, à moi, à moi ! A l'aide !!! »

Il poursuivit sa course effrénée, puis, subitement, les deux yeux rouges se trouvèrent à nouveau devant lui. Il obliqua sur la gauche et se dirigea vers la clairière, continuant à appeler à l'aide. Il trébucha sur des racines et s'aplatit à terre. Il se releva, haletant, continua sa course et franchit l'orée de la clairière. Il vit alors Sylvestre qui venait à sa rencontre en courant. Il se rejoignirent finalement et firent face à l'orée de la forêt. Sylvestre tenait son bâton pointé dans cette direction. Il attendirent ...

... mais pas l'ombre d'une ombre n'en sortit. Soudain, un petit rire moqueur retentit derrière eux. Ils se retournèrent prestement. A quelques coudées se tenait la petite silhouette bleutée de Séraphin ... Il avait les *yeux rouges*. Il se tue, mais un large sourire se dessinait toujours sur son visage. Ses yeux virèrent au vert. Sylvestre respira, puis déclara d'un ton sévère en hochant la tête :

– Séraphin ... cela vous amuse ?

– Oui ! fit-il.
– Eh bien pas moi !
– Oups ! C’est plus fort que moi, vous le savez bien. Et il reprit son fou rire de plus belle.

– Venez Alan, dit Sylvestre, il n’y a rien à craindre.

Alan comprit qu’il avait été le jouet d’une farce du lutin. Et il commençait à se demander si toute cette affaire n’était pas qu’une farce pure et simple depuis le début ... Et puis non, quelque chose au fond de son cœur lui disait que non.

La nuit était tombée. Sylvestre leva son bâton. La sphère fixée à son extrémité émit une lumière bleutée et le voisinage s’éclaircit. Il se dirigea vers le centre de la clairière où se dressait la masse noirâtre du pommier. Alan le suivit timidement. Ils arrivèrent en vue de la maisonnette en bois ou plutôt de ce qu’il en restait : deux pans de mur encore debout. Visiblement, la chute d’une énorme branche du pommier avait provoqué son effondrement.

– La tempête a fait des siennes, dit Alan.

– En effet, dit Sylvestre, mais avec l’aide décisive de Séraphin. Approchons-nous, vous n’allez pas en croire vos yeux.

Sylvestre franchit ce qui fut le seuil de la maisonnette et inclina l’extrémité lumineuse de son bâton. Alan vit alors un corps inerte qui gisait sur le sol et dont la tête avait été en partie écrasé par la branche. Il reconnut la créature vêtue de blanc. Par pur réflexe, il eut un haut le cœur. Mais nul sang n’était visible et nulle odeur perceptible.

A l’intérieur du crâne fracassé, un homme de notre temps aurait immédiatement reconnu un concentré de technologie : circuits électroniques, microprocesseurs, bobines, pièces métalliques, rotules derrière les globes oculaires, dispositif laser au niveau des yeux, vérins de part et d’autre de la mâchoire, etc. ... Je ne sais ce qu’Alan et Sylvestre en pensèrent exactement, mais ils étaient, et c’est peu dire, littéralement médusés. Sylvestre approcha le sommet de son bâton près de la poitrine de la défunte et fendit son corps en deux dans un nuage de *fumée bleue*. Les deux hommes se penchèrent et examinèrent l’intérieur du corps : ce qu’ils y virent était un amas de pièces métalliques et de plaques colorées, tout à fait similaires à ce que contenait le crâne ...

VII

A présent, la nuit était noire et sans étoiles. Alan et Sylvestre avaient quitté les lieux du drame et se dirigeaient vers le grand chêne, où la mule prenait racine. Toujours ahuris par leur découverte, ils cherchaient à comprendre ...

– Qu'en pensez-vous ? Demanda Alan.

– Je ne sais pas, répondit Sylvestre. Cela me dépasse.

– Je n'ai jamais rien vu de tel.

– Moi non plus ! En tous cas, c'est quelque chose de tout à fait étranger ... étranger à notre monde.

– Il y a d'autres mondes ?

– Comment le saurais-je ? Je le suppose ...

Ils restèrent pensifs quelques instants, puis Alan reprit :

– C'était une femme pourtant. Elle en avait tout du moins l'apparence.

– Oui, elle en avait l'apparence. Mais après réflexion, je doute qu'elle présentât quelque chose de réellement humain ou même de vivant, hormis l'apparence. Ce sont les propos de Séraphin qui m'invitent à tirer cette conclusion.

– Et que vous a-t-il dit ?

– La même chose qu'à vous : « Elle n'est pas. »

– Elle n'est pas ... murmura Alan.

– Et s'il a jugé utile de précipiter la branche de pommier sur cette ... chose, lors de la tempête d'équinoxe, c'est qu'elle représentait un grand danger et méritait d'être détruite. J'ai toute confiance en la sagesse du petit peuple de la forêt.

Les deux hommes arrivèrent à destination et s'installèrent au pied du grand chêne. Ils firent un feu, mangèrent du poisson séché et quelques pommes qu'Alan avait ramassé dans la clairière, de vraies pommes ... Il poursuivirent un bon moment la discussion, cherchèrent des raisons à la présence de cette étrange voire étrangère créature au sein de leur bonne vieille forêt, mais n'en trouvèrent point de convaincante. Enfin, il se roulèrent dans leurs peaux de sanglier et finirent par s'endormir.

Ils se réveillèrent à l'aube, grise et brumeuse. Silencieux, ils retournèrent à la clairière pour s'acquitter d'une ultime tâche : l'inhumation du défunt. Ils enterrèrent les morceaux du corps ainsi que la harpe au pied du pommier. Sylvestre se permit de conserver quelques reliques du corps cybernétique pour une analyse ultérieure. Ils se recueillirent quelques instants, sans grande conviction. Enfin, vint le moment des adieux. Alan demanda à Sylvestre s'il pourrait venir lui rendre à nouveau visite à la belle saison. Ce dernier répondit que cela lui ferait grand plaisir et qu'il serait ravi de l'initier à la tradition et à la magie druidiques. Puis les deux hommes se séparèrent et chacun se dirigea vers son village.

VIII

Les couleurs ocres de l'automne et la blancheur de l'hiver parurent bien mornes à un Alan assez abattu et atteint par l'ennui. Toute l'excitation et l'enchantement qui l'avaient saisi entre ses deux voyages à travers la forêt avaient éclaté comme une bulle de savon². Toutefois, il était heureux de s'être lié d'amitié avec le grand druide et d'avoir rencontré un lutin, deux personnages vraiment hors du commun. Il se raccrocha à cela et à son sentiment d'avoir pénétré un peu dans les mystères d'un monde invisible pour la plupart de ses contemporains. En fait, sa lassitude le porta à l'introspection et à une soif encore plus vitale de compréhension du monde.

Avec le début du printemps, Alan alla mieux. Il avait l'impression d'avoir mûri. Alors qu'il revenait d'une partie de pêche, bredouille, il croisa une jeune fille du village qu'il trouvait fort séduisante. Il aimait son sourire et son petit nez en trompette lui rappelait celui de sa sœur. Pour la première fois, elle soutint le regard d'Alan : des étincelles brillaient dans ses yeux bleus ...

A ce stade, le lecteur (je parle de toi à la 3^{ème} personne du singulier), qui ne s'est pas encore endormi (du moins je l'espère), est resté sur sa faim et veut savoir le fin de fin de l'histoire. Il veut tout comprendre, il l'exige même. Pour tout dire, nous, je parle de moi à la 1^{ère} personne du pluriel, nous n'en savons pas plus que lui ... mais soit ! Nous, allons essayer de lui donner satisfaction.

Imaginons qu'à l'aube du XXII^e siècle, l'homme réalise une fantastique découverte scientifique qui lui donne la possibilité de voyager dans le passé. Les historiens en retirent évidemment un très grand bénéfice, l'histoire devient une science vérifiable par l'expérience. Un laboratoire d'historiens européens décide alors d'envoyer un robot au cœur de la Gaule celtique, mettons vers le IV^e siècle avant J.-C., pour étudier le processus de formation des mythes. Ce robot est fabriqué et programmé de manière à porter des attributs comparables à ceux des mythiques sirènes : un pouvoir d'enchantement par la beauté et le chant et un pouvoir de destruction de ses proies. Il va sans dire que l'expérience décrite dans ce conte fut un fiasco total.

Toutefois, le lecteur bien informé du point de vue scientifique ne sera pas satisfait par cette explication parce qu'il paraît extrêmement peu plausible que le voyage dans le passé soit possible. En effet, si on suppose qu'il l'est, on est irrémédiablement confronté à des paradoxes temporels insurmontables (cf. paradoxe du grand-père), sauf à considérer l'existence d'univers multiples (multivers d'Everett), ce qui semble pour le moins assez farfelu. Enfin ... il ne faut jurer de rien.

On remplacera donc le laboratoire d'historiens européens par un laboratoire d'extraterrestres vivant à la même époque que les Gaulois et intéressés par leur civilisation. Nous avons même imaginé une autre explication qui satisferait tout à fait le lecteur à l'esprit purement rationnel et qui a le mérite de ne pas faire appel à l'extraterrestre qu'on sort du chapeau. Mais nous lui demanderons de bien vouloir patienter quelques instants.

En attendant, revenons à ce qui nous intéresse vraiment.

Pascal émergea lentement des profondeurs de son sommeil artificiel. Il resta bien une heure dans un état de semi-conscience. Puis, plus par automatisme que par sa volonté

² Ce n'est pas un anachronisme, ce sont les Gaulois qui ont inventé le savon.

propre, il finit par enlever ses bouchons d'oreilles. Ce fut alors comme une cascade de bruits divers qui parvinrent à ses tympans engourdis : gargouillements de chasses d'eau, claquements de portes, cliquetis de serrures, bruits de pas dans la cage d'escalier et vrombissements de moteurs. Un réveil matin en puissance ... Il se leva et, d'un pas lourd, se dirigea droit vers la cuisine pour mettre en marche la cafetière. Il ouvrit le store. Les masses de béton grisâtres des immeubles voisins étaient en parfaite harmonie avec la couleur du ciel. Quelques arbres en fleurs indiquaient toutefois que c'était bien le début du printemps. Il dirigea ses yeux bleus pâle vers un panneau publicitaire sur lequel une femme toute souriante se maquillait et vantait les vertus d'un antidépresseur en disant :

« Reprenez goût à la vie. »

Il avala deux comprimés avec un verre d'eau. Le café ne coulait toujours pas ... Il vérifia la prise : elle était débranchée. Pourtant, il ne se souvenait pas l'avoir débranché récemment.

Finalement, il sirota son café avec un biscuit au chocolat. Puis il alluma son PC et consulta ses e-mails : que du spam ... Il prit ensuite une douche pour se réveiller vraiment et commença à méditer devant son écran d'ordinateur.

En fait, il avait expérimenté une substance chimique censée favoriser le retour à la mémoire des vies antérieures. L'anamnésic, c'est ainsi qu'on l'appelait, avait été découverte récemment et un peu par hasard par un laboratoire pharmaceutique chinois qui travaillait sur les psychotropes. La nouvelle molécule n'avait pas été commercialisée car elle n'avait pas montré d'effets thérapeutiques évidents. Mais une rumeur selon laquelle elle permettait à certaines personnes d'avoir accès à leurs vies antérieures avait circulé et sa formule chimique avait suivi la rumeur. On pouvait maintenant s'en procurer assez facilement. Pascal était un écrivain toujours avide de nouvelles expériences mais il était plutôt sceptique sur les propriétés soi-disant extraordinaires de l'anamnésic, il se disait que ce devait être tout simplement une de ces substances hallucinogènes comme on en trouve un peu partout dans les campagnes et dont il se méfiait. Toutefois, sa curiosité l'avait emporté et il avait décidé de tester la nouvelle drogue, sachant qu'en fait elle n'était pas dangereuse et qu'elle n'induisait aucune dépendance, hormis chez les insomniaques en raison de ses propriétés somnifères.

Au cours de la nuit, il avait (re)vécu en rêve toute une tranche de la vie d'un Gaulois nommé Alan. A présent, il s'en souvenait dans les moindres détails. Il s'en souvenait comme si cela lui était réellement arrivé, à croire qu'Alan avait toujours été en lui. S'était-il vraiment remémoré une de ses vies antérieures ? Il préférait rester prudent sur la question, sachant à quel point l'esprit est capable de s'auto-mystifier. Il avait (re)vu l'enfance et l'adolescence d'Alan de manière très succincte. Son enfance avait été heureuse et son adolescence un peu difficile et solitaire, mais il n'y avait pas là matière à s'étonner. Ce qu'il avait vu par la suite était assez hallucinant et féérique ...

Dans la société ultra-rationaliste voire scientifique d'aujourd'hui, croire à l'existence de des lutins ou des mages aurait quelque chose d'anachronique. Et pourtant, se dit-il, la sagesse des anciens était dans certains domaines bien supérieure à la notre.

Il ne savait que penser de l'irruption de cette entité cybernétique au beau milieu de son trip. Que venait-elle faire au cœur de la Gaule celtique ? Mais il est vrai que le rêve en général n'a que faire de la chronologie et n'a pas peur de l'absurde ... Là était peut-être la clé de toute cette histoire, l'incohérence du rêve ... N'était-ce donc qu'un rêve ?

Cette chose pouvait fort bien être venu du futur ou d'un ailleurs inconnu et avoir réellement fait une incursion chez les Gaulois pour quelques raisons obscures, pas vraiment pacifiques ... avec ses deux lasers à la place des yeux, elle avait bien faillit le carboniser sur place lors de sa tentative d'approche ... et le vieux mage lui avait manifestement sauvé la vie in-extremis en l'emportant dans son fameux nuage de fumée bleue !

Les fragments de souvenir s'assemblait maintenant comme un puzzle dans son esprit, tout ça n'était finalement pas si illogique.

Quoiqu'il en soit, cette expérience lui fournirait la matière idéale pour écrire un conte. Il lança Word et "coucha sur le papier" tous ses nouveaux "souvenirs", en adoptant la grâce et la naïveté du style "conte de fées".

Une dizaine de jours plus tard, l'écrivain avait terminé la rédaction du conte. Il était assez satisfait de son œuvre, mais il brûlait d'envie de lui écrire une suite. Et puis surtout, il était avide d'en connaître davantage sur la vie d'Alan le Gaulois. Puissent l'anamnésic, la chimie de son cerveau et les tréfonds de son inconscient lui en donner la possibilité.

2^{ème} PARTIE : AU CŒUR DE LAMBOS

I

C'était le milieu du printemps. Alan avait retrouvé la joie de vivre. Alors qu'il revenait d'une partie de pêche, bredouille, il croisa une jeune femme qu'il trouva charmante. Elle était accompagnée d'un homme, un esclave à n'en pas douter : il portait sur son dos un gros tas de fourrures et peinait, visiblement. Alan en déduisit que la fille était probablement issue d'une famille aisée vivant dans un village voisin. Il aimait son joli visage et sa façon si gracieuse de marcher. Les hirondelles fendaient l'air léger de ce matin d'avril et elle s'intégrait à merveille dans ce ballet aérien. Alan fut très surpris car elle soutint son regard : il vit des étincelles briller dans ses yeux verts. Des yeux mystérieux, comme empreint d'une profonde tristesse, mais pétillants de vie. Il se senti comme ... hypnotisé.

Dans le village d'Arpin, les préparatifs allaient bon train pour la fête de Beltaine³. Depuis l'équinoxe de printemps, le beau temps était revenu et l'activité humaine s'amplifiait de jour en jour. Elle était à présent en pleine effervescence, en pleine exubérance, tout comme la nature verdoyante. En cette après-midi d'avril, Alan était affairé sur les derniers travaux de rénovation des boiseries du sanctuaire, il y apportait d'ultimes retouches, avec une application extrême. Il avait pleinement conscience du caractère sacré du travail qu'il exécutait et cela lui donnait du cœur à l'ouvrage. Il aperçut soudain Ollamos, le druide du village, qui venait de pénétrer dans l'enceinte du sanctuaire. Ce dernier avait un visage sévère, un nez droit et long, des yeux assez rapprochés et des cheveux gris, longs mais rares. Il venait inspecter l'état d'avancement des travaux. Quand il parvint à hauteur d'Alan, ce dernier interrompît sa tâche. Ollamos, l'air soucieux, chuchota :

– Où en est-on dans nos affaires mon garçon ? Le temps presse ...

– Bonjour Ollamos. Comme vous voyez c'est pour ainsi dire terminé, plus qu'une dernière retouche sur le toit de l'autel.

Le druide parut un peu agacé, mais essaya de le masquer (il avait remarqué l'absence d'Alan au matin). C'était lui-même qui cette année était responsable de la cérémonie du grand sacrifice et cela le rendait nerveux. Et il y avait de quoi, toute l'oligarchie des villages environnants serait présente. Il dessina sur son visage un air de bon père de famille satisfait, puis reprit :

– Très bien mon garçon ! J'apprécie beaucoup votre travail et tout le soin que vous y apportez. Vous deviendrez un maître dans votre art, j'en suis persuadé.

– Merci Ollamos, vous me flattez.

– Point du tout ! Je ne fais que reconnaître votre mérite à sa juste valeur. Sur ce, je dois vous laisser, j'ai fort à faire.

En réalité, Alan prit ce compliment comme une pique. D'ailleurs à fort juste titre : il y avait bien longtemps qu'il avait terminé son apprentissage et le jeune homme excellait dans son art. Il avait des doigts en or, il le savait et ne se connaissait pas de rival dans la contrée. Du reste, c'est bien à lui qu'on confiait depuis trois ans les travaux d'entretien du sanctuaire. En outre, même s'il n'en avait pas clairement conscience, cela le mettait mal à l'aise d'être

³ Célébrée le 1^{er} mai, elle inaugurait chez les Gaulois le commencement de l'été, la moitié claire de l'année.

étiqueté menuisier. La rencontre de Sylvestre avait éveillé ou plutôt réveillé en lui une passion pour la connaissance des choses de la nature et du surnaturel.

Alan répugnait à reprendre son ouvrage. Puis il pensa à la jeune fille qu'il avait croisé ce matin même : ses longs cheveux roux, son visage rayonnant et son corps qui semblait s'épanouir sous les rayons dorés du soleil printanier ... Il se remit vaillamment à la tâche.

II

Le grand jour était enfin arrivé. Le soleil était haut dans le ciel et un vent d'ouest soufflait, léger et tiède. L'élite de la tribu, environ trois cents personnes, s'était rassemblée à l'intérieur du sanctuaire pour la célébration de Beltaine. Situé au sommet d'une colline, l'espace sacré, rectangle d'or⁴ d'une largeur de cent coudées environ, était ceint d'une palissade en bois et d'un fossé. A l'entrée, un pont amovible enjambait le fossé et menait sous un porche magnifiquement ouvragé. Une allée tapissée de planches se déroulait jusqu'au centre du sanctuaire où s'élevait un autel. Sur les côtés, les gens étaient rassemblés de manière concentrique sur le sol herbeux. Alan était présent, Ollamos lui avait fait une grande faveur en l'invitant à cette cérémonie. Les regards et les pensées étaient concentrés sur l'autel comme si le Dieu Cernunnos⁵ en personne allait surgir de terre d'un moment à l'autre. Un profond silence planait. Juste devant l'autel, de part et d'autre de l'allée, deux pilastres étaient dressés. Sur chacun d'eux reposait une tête embaumée et recouverte d'or. L'une appartenait au chef d'une tribu de germains et l'autre au chef d'une tribu voisine, tous deux ayant été vaincus par des guerriers locaux. L'autel était une fosse cylindrique creusée dans le sol, entourée de pierres et protégée par une toiture en bois. Il se trouvait à l'orée d'un bosquet de chênes qui occupait tout le reste du sanctuaire.

Le silence fut soudainement rompu par des bruits de pas lourds : un taureau brun et une vache blanche, menés par deux grands gaillards musclés et torse nu et précédés par le druide Ollamos tout de blanc vêtu, avançaient lentement sur l'allée centrale. Chacun des deux gaillards portait au cou un torque d'or et Ollamos portait un collier d'ambre. Le druide monta sur le seuil pierreux de l'autel, mais, ce faisant, il buta sur la marche. Il s'écorcha le gros orteil ... Les deux animaux furent placés tête-à-tête et leurs cornes furent liées. Un peu en retrait, les deux crânes dorés dominaient la scène du haut de leurs pilastres et semblaient regarder avec condescendance le curieux bovidé bicéphale. Ollamos s'était placé devant la fosse, tourné vers le bois sacré. Il leva les bras au ciel, et, d'une voix puissante, il invoqua les dieux Taranis, Cernunnos, et Teutatès. Puis il s'agenouilla et appliqua son front sur le sol pierreux. Dans l'assemblée, la tension était à son paroxysme. Les deux gaillards s'avancèrent avec des lames et saignèrent les animaux sacrés. Les cris rauques des bêtes écorchées vives brisa le cœur de la plupart des témoins. Alan tourna nerveusement la tête vers la droite. A sa grande stupéfaction, son regard rencontra celui-là même qui l'avait hypnotisé il y a quelques jours et dont il rêvait presque en permanence depuis, à l'exception de ces dernières heures où une excitation d'origine collective avait pris le pas sur tout autre sentiment dans ses pensées. Cet échange de regards fut chargé de souffrance mais en même temps d'un profond et mystérieux élan de compréhension mutuelle.

Quelques instants plus tard, les deux jeunes gens observaient à nouveau la scène ensanglantée. Les corps des bêtes étaient secoués d'ultimes tressaillements. Leur agonie prit fin dans une éructation synchrone. A cet instant précis, certains crurent sentir le sol vibrer sous leur pieds. Puis la scène se figea pendant quelques minutes dans l'immobilité et le silence les plus complets. Enfin, le druide, qui saignait du pied, se releva et fit signe de la main. Les deux gaillards s'approchèrent et découpèrent la panse des deux cadavres. Ils y recueillirent quelques entrailles qu'ils déposèrent dans un grand saladier d'argent. Ils traînèrent ensuite les deux corps éventrés et les précipitèrent au fin fond de la fosse. Leurs sangs noirs se rependirent sur les offrandes en or massif qui y étaient accumulés, se mêlèrent et s'enfoncèrent dans les profondeurs de la terre.

⁴ Rapport de 1,62 entre sa longueur et sa largeur

⁵ Le dieu-cerf, seigneur des animaux

III

Après le sacrifice, le sanctuaire fut déserté et la foule se sépara en petits groupes qui retournaient chacun vers son village. A la tombée du jour, les vraies festivités commencèrent. Dans une prairie à proximité d'Arpin furent allumés deux grands feux entre lesquels les paysans firent passer le bétail afin de le prémunir contre les maladies. Puis de nombreux cercles de paille furent disposés de manière concentrique autour des feux pour le banquet. Les convives prirent place et le druide Ollamos, qui avait un morceau d'étoffe noir noué autour du gros orteil, se leva pour discourir :

« Chers amis, nous voici donc rassemblés en cette soirée de Beltaine. Avant toute chose je souhaiterais vous faire part des augures. Les devins ont interprété les entrailles sacrées [...] elles révèlent des temps difficiles à venir, les récoltes risquent d'être mauvaises ... Nos réserves sont faibles, il faudra donc songer à économiser le grain et le plus tôt sera le mieux [...] Mais ce soir est fête et je vous fais confiance à tous pour festoyer jusqu'au petit matin. Que la bière et l'hydromel coulent à flot ! »

Au moment où le druide prononçait ces mots, certains villageois étaient déjà ivres morts

...

La bière et l'hydromel coulaient effectivement à flot. Un vent léger balayait la prairie, attisait le feu et infléchissait la course des étincelles qui s'échappaient des foyers. Le festin allait bon train, l'air alentour exhalait des odeurs de viande grillée. Alan était présent mais restait songeur. Alors que la fête commençait à battre son plein et que son esprit fut suffisamment désinhibé par l'alcool, il vint trouver l'ancien. Le vieil homme, un peu esseulé, n'était pourtant jamais à cour d'anecdotes croustillantes sur l'histoire du village et de la contrée. Mais, une fois n'est pas coutume, il ne se montrait pas très prolixe. Alan, un peu surpris, engagea la conversation et lui parla du sacrifice auquel il avait assisté. L'ancien n'avait jamais eut cet honneur. Il écouta le jeune homme avec plus d'attention que d'ordinaire et en le regardant avec considération, pour ne pas dire avec envie. Quand Alan évoqua la présence de nombreux druides, chefs, guerriers et de leurs suites, le visage du vieux s'éclaira car il en connaissait un rayon sur l'aristocratie locale. Il prit alors la parole et ne la lâcha plus. Un attroupement se forma autour de lui car les gens étaient friands de ce genre de potins. Après un certain temps, quand Alan senti que l'ancien commençait à être à court de propos et que l'attroupement se dispersait, il reprit la parole :

– Je dois te faire une confidence, l'ancien ... A l'office, j'ai dévoré des yeux une jeune fille aux cheveux roux et aux yeux verts, belle comme le jour.

– Petit coquin !

– Un homme l'accompagnait, son père je présume. C'était un grand gaillard aux cheveux blonds. Il portait une tunique pourpre et une couronne de chêne.

– Attends voir mon garçon, que je me souviene ... une tunique pourpre ... une couronne de chêne ... ça y est, je crois que j'y suis ... l'homme portait-il un brassard argenté ?

– Il me semble bien qu'il portait un anneau d'argent au bras gauche.

– Alors ce ne peut être que Crucix. Il est le descendant de Davos de Lambos, un prince qui fut très puissant en son temps. Cette famille est encore riche et possède un grand domaine au sud à quelques lieues.

Alan n'osa pas en demander davantage. La jeune fille était une princesse ! Cela le fascina mais l'attrista. Il n'aurait sans doute jamais l'occasion de faire sa connaissance ... Il se saisit d'une pleine poignée de paille et par dépit la jeta dans le feu. Tel un feu de paille, son euphorie et ses espoirs avaient duré bien peu ...

Il était tard et les banqueteurs étaient repus. Mais la bière et l'hydromel coulaient toujours à flot. Le barde grattait sa lyre et les gens d'Arpin dansaient autour d'un jeune chêne, comme la tradition le voulait. Certains guerriers pompettes s'adonnaient à des épreuves de force, d'autres étaient en grandes discussions. Pompafrix, le chef du village, n'était pas moins enivré que les autres convives. Il prit un air résolu et s'écria :

« Braves guerriers, notre pays est plein de richesses, mais, voyez-vous, elles ne sont pas inépuisables. Un jour viendra où nous serons devenus trop nombreux ... N'attendons pas ce moment là ! Au sud-est s'étendent d'heureuses contrées ensoleillées. N'avez-vous pas goûté ces figues savoureuses, ces raisins succulents, et surtout ce nectar divin que nous apportèrent l'été dernier ces marchands venus d'au-delà des montagnes. Les Celtes n'ont pas de racines aux pieds mes amis, depuis la nuit des temps ils marchent et si, parfois, ils font halte, leur voyage n'en est pas pour autant terminé ! »⁶

Un tonnerre d'acclamations retentit parmi les guerriers. Et ils burent à cette promesse d'un avenir radieux. Tout en regardant le ciel étoilé, le barde enchaîna sur des odes à la mode glorifiant les guerriers celtes et leur courage légendaire.

Alan était sur le point de se retirer quand Sophos, le fils d'Ollamos, vint à sa rencontre. Il ressemblait beaucoup à son père, mais en plus jeune et il avait de longs cheveux auburn. Il portait une robe de lin blanche, tout comme son père. Ainsi que le voulait la tradition, il était destiné à devenir druide et à prendre la succession d'Ollamos. Et il affichait ce privilège avec une certaine arrogance, comme s'il craignait que d'aucuns veuillent le lui ravir. Alan prit sur lui et accepta la conversation. Sophos l'entraînait toujours dans des débats sans fin. Ce dernier parlait beaucoup et tentait à tout prix de convaincre, même quand il s'apercevait qu'il avait manifestement tort. En vérité, il était plus habile à manier les mots qu'à la réflexion. Peu osaient lui tenir tête, mais Alan était de ceux-ci. En cette nuit de Beltaine, il affirmait que la chose la plus importante au monde était le pouvoir ... le pouvoir et la domination. Alan ne partageait pas ce sentiment, et, comme de coutume, la discussion s'achemina vers un dialogue de sourds. Alan se lassa vite mais Sophos faisait tout pour le retenir, notamment en le provoquant. Finalement, Sophos conclut en disant que son père aurait certainement partagé son point de vue et il se retira. Cela avait le don d'irriter Alan. Et une fois de plus il partit frustré. D'autant plus qu'il voyait très bien Sophos reprendre ses propres arguments, se les approprier et les défendre avec tout autant d'acharnement d'ici quelques temps.

Sur l'horizon enténébré, une lune énorme et rouge-orange descendait lentement. L'air était de plus en plus humide. Alan regagna sa hutte et parti se coucher.

⁶ Extrait du conte gaulois "Le jongleur de mots", voir les appendices

IV

Le mois de mai fut exécration. Il fit froid et il plut pratiquement sans discontinuer, il grêla même à plusieurs reprises. Les dieux étaient d'humeur maussade, ainsi que tout le petit monde d'Arpin et des villages environnants. On craignait que Taranis, le Dieu du ciel et de l'orage, ne se déchaîne et que d'un moment à l'autre la voûte céleste ne dégringole, fracassant tout dans sa chute et plongeant la contrée dans des ténèbres éternelles. Pompafrix, le chef d'Arpin, était très soucieux et proposa qu'on creuse un abri souterrain pour lui-même et pour sa suite. Mais Ollamos lui remit habilement les idées en place en lui expliquant que si la voûte céleste venait à s'effondrer, les démons sortiraient de terre et tous les hommes seraient voués à une mort certaine, abri ou pas abri. A son sens, le problème le plus urgent portait sur les réserves de grain : elles étaient presque épuisées et la prochaine récolte allait être mauvaise. Pompafrix se ravisa et proposa qu'on réunisse une troupe de guerriers pour aller s'emparer des récoltes d'une tribu voisine, là où les dieux avaient été plus cléments. Le druide acquiesça, disant que ce n'était que justice que de partager les biens dans les temps difficiles et que cela constituerait un excellent exercice pour leurs guerriers qui commençaient à s'empâter. En attendant, il serait bon de multiplier les sacrifices.

Alan était un peu désœuvré et s'ennuyait. En fait, il n'allait plus très souvent au foyer familial, il n'y avait guère qu'au cœur de l'hiver où il venait y trouver un peu de chaleur. Il préférait le calme et la sérénité qui régnaient dans sa cabane. Il l'avait construite de ses propres mains, toute en bois. Aux alentours de la mi-mai, le barde vint le voir et lui remit sa lyre. Son fils s'était énervé et lui avait balancé l'instrument en pleine figure. Heureusement, il l'avait manqué ... par contre la lyre était abîmée. Alan lui dit qu'il ferait de son mieux pour la réparer. Ce qu'il fit promptement et avec soin. Le barde n'étant visiblement pas très pressé de la récupérer, Alan passa quelques jours à gratouiller l'instrument dans sa tanière. Plus il en jouait et plus il y prenait goût. De temps en temps, Sophos passait pour discuter, mais Alan trouvait toujours un bon prétexte pour couper court à leurs conversations. Un jour où notre jeune homme était d'humeur particulièrement délétère, il s'énerma après Sophos qui se montrait plus lourd que d'ordinaire et il l'envoya paître. Ensuite, il regretta son geste ... Il songea à aller le trouver pour s'excuser, mais ne le fit point. Il continua à gratouiller la lyre dans sa cabane, il progressait et cela lui mis du baume au cœur. Il lui tardait vraiment que les beaux jours reviennent et il pourrait, dès lors, envisager de rejoindre Sylvestre et commencer son apprentissage de druide. En attendant, il entreprit de se fabriquer une lyre.

Alors qu'un beau soleil de juin se levait et baignait progressivement les toits de chaume d'Arpin de ses rayons dorés, on frappa à la porte de la cabane. Alan se réveilla en sursaut ... Autour de lui, le sol était strié de raies jaunes et lumineuses. Il se leva du bon pied et alla ouvrir. Sur le seuil, un homme plutôt jeune mais qui semblait déjà écrasé par le poids des ans le dévisageait, l'air un peu inquiet. Alan savait qu'il l'avait déjà vu quelque part, mais il n'aurait su dire où ni quand. L'homme se présenta :

– Bien le bonjour cher monsieur ! Je me nomme Titou, et mon maître est le prince Crucix, fis de Furix, arrière-arrière petit-fils du grand Davos, prince de Lambos.

– Bonjour Titou ! Je suis Alan, fils de Calan. Que puis-je faire pour vous ?

La mention du nom de Crucix déclencha un double tilt dans l'esprit d'Alan. Il revit la jeune princesse au regard ensorcelant ... Il faut dire qu'il l'avait quasiment oublié ces derniers temps. Il revit aussi l'esclave qui l'accompagnait avec son énorme tas de fourrures sur le dos : il avait bien la même allure que l'homme qui se tenait là devant lui.

– Mon maître m’envoie car il a décidé d’agrandir ses écuries et il serait heureux que vous vous mettiez à son service quelques temps. Vous lui avez été recommandé par le grand Pompafrix, chef d’Arpin.

L’espace d’un instant, Alan sembla défaillir : était-ce donc la grâce divine qui venait de lui tomber sur la tête, telle une tuile céleste. Il répondit avec enthousiasme :

– Eh bien cher Titou, sachez que j’en suis très honoré.

– Son domaine est au sud, à sept lieues⁷. Voulez-vous que nous y fassions un saut ?

– Je n’ai point d’ouvrage important en cours et la proposition de votre maître Crucix tombe à pic.

– Vous serez logé et nourri, et vos travaux seront rétribués en fonction de vos besoins. Mon maître saura se montrer très généreux, dit-il avec conviction.

– Je n’en doute point, répondit Alan avec encore plus de conviction. Je peux venir sur-le-champ si tel est son souhait.

– Mon maître en serait ravi, Alan fils de Calan. Le plus tôt sera le mieux.

Alan prépara en hâte son paquetage et fit un saut à la maison familiale pour prévenir ses proches. Il partait encore pour le bout du monde et ne venait le leur annoncer que le jour même, ils le lui reprochèrent ... Comme de coutume, sa mère déposa dans son sac tout un tas de victuailles, si bien qu’il pesait deux fois plus lourd que prévu. Il embrassa ses parents et sa sœur Flore qui se portait comme un charme.

Les deux hommes ne tardèrent pas à prendre la route du sud, un chemin de terre qui longeait la rivière à travers champs. Sur la berge herbeuse, les grenouilles se faisaient dorer le citron et bondissaient dans l’eau bleue à leur passage. Les champs de blé verts étaient parsemés de coquelicots flamboyants. Titou parlait peu et Alan était plongé dans ses pensées. Lui qui s’apprêtait à rejoindre Sylvestre ... voilà qu’il s’en éloignait à grands pas, spontanément, pour les beaux yeux d’une princesse. Une princesse inaccessible, le modeste artisan qu’il était devait voir la vérité en face ... Ou peut-être que non après tout, tel un papillon de nuit, il fonçait droit vers la flamme qui allait le brûler, froidement et fatalement. L’espace d’un instant, il revit la créature vêtue de blanc et son regard rouge et mortel qui manqua de le calciner. La magie de Sylvestre lui avait sauvé la vie in-extremis, il en était certain. Mais le vieux druide ne serait pas toujours là derrière son dos pour le sauver de l’abîme ...

Quelques centaines de coudées derrière les deux voyageurs, un petit nuage noire se déplaçait lentement dans le ciel bleu pâle. Il n’était pas entraîné par le vent d’ouest qui soufflait mollement, mais suivait le cours de la rivière.

⁷ lieu gauloise ≈ 2300 m

Crucix était un homme grand et vigoureux. Sa chevelure blonde était si épaisse qu'elle ressemblait à une crinière et ses grandes moustaches étaient toujours bien taillées. Malgré un âge certain, peu de rides marquaient son visage rose et bon enfant. C'était un homme de goût qui portait un soin tout particulier à son allure. Sa maison était splendide : à l'entrée, un immense porche à quatre pans était surmonté d'une tour carrée en bois que coiffait un toit recouvert d'écorces argentées. Puis, derrière le porche, la chaumière s'étendait en longueur. Ses murs de terre cuite étaient recouverts d'écorces de bouleau. De part et d'autre de l'édifice, diverses constructions se dressaient et formaient un grand cercle : à sa gauche, les maisons des serviteurs et à sa droite, les écuries et diverses granges ; c'était un véritable village. L'ensemble était ceint d'une palissade circulaire. Au cœur de la propriété, de nombreux arbres s'élevaient : sapins, bouleaux et arbres fruitiers. En son centre se dressait une fontaine de pierre blanche ornée d'incrustations dorées. De son sommet s'écoulaient des filets d'eau scintillante et tombaient en cascades. Elle était au point d'intersection de deux allées rectilignes : l'allée principale menait du grand porche jusqu'à un portail découpé dans la palissade et l'allée secondaire reliait les habitations aux écuries. Les alentours de la propriété étaient parsemés de modestes demeures et de grands enclos. La campagne environnante, très vallonnée, était habillée de champs cultivés, de pâturages et de quelques bosquets.

A proximité de la fontaine, un coq multicolore flânait et chantait malgré l'heure avancée de l'après-midi. Dans l'étable, un âne semblait lui répondre en hennissant comme un forcené. Crucix était à la forge, près des écuries. Il portait une tunique verte émeraude, des braies noires et toujours un brassard argenté au bras gauche. Il regardait le forgeron affûter son épée. Ce dernier avait une main sûre et experte mais il aurait souhaité que son maître ne fût pas perché sur son dos. Il suait à grosses gouttes et priait Goibniu⁸ pour que sa main ne trembla point. Finalement, à son grand soulagement, son maître se détourna et quitta la forge. Titou et Alan venaient de pénétrer dans l'enceinte de la propriété et Crucix les attendait devant les écuries tout en lissant ses moustaches.

Alan était impressionné tant par la beauté que par la taille de la propriété, c'était grandiose ... Crucix devait être immensément riche. Il imaginait sa princesse se promenant en ces lieux paradisiaques, et lui, il tiendrait le rôle *du preux chevalier perché sur son fier destrier*⁹. Dès qu'il vit la silhouette du grand Crucix, il redescendit brutalement les pieds sur terre. Titou paraissait nerveux et inquiet, il ne cessait de toussoter et courbait l'échine. Il arrivèrent à hauteur de Crucix et l'esclave prit la parole :

- Seigneur Crucix, voici Alan, fils de Calan, le menuisier-charpentier d'Arpin.
- Bonjour prince Crucix, fils de Furix, dit Alan en s'inclinant. Ce serait pour moi un grand honneur de vous servir.
- Alan, fils de Calan, je me réjouis de vous voir en mon domaine de Lambos. Votre savoir-faire sera effectivement le bienvenu ...

Et Crucix expliqua à Alan en quoi consistait le travail de rénovation et d'agrandissement des écuries. Il lui précisa qu'il serait logé et nourri et lui dit avec conviction qu'il saurait récompenser ses mérites en fonction de ses besoins et avec grande générosité. Puis il enjoignit Titou de conduire Alan à sa nouvelle demeure et de lui faire visiter la propriété. Sur ce, il souhaita au jeune homme un bon séjour et prit congé.

⁸ Dieu des forgerons

⁹ Excusez pour l'anachronisme ...

Titou conduisit donc notre jeune homme vers ses nouveaux quartiers. Il s'agissait d'une grande bâtisse carrée communautaire. Alan n'avait encore jamais vu une habitation telle que celle-ci, il en appréciait le concept. En fait, seule la pièce centrale, carrée, était commune. L'âtre se trouvait en son centre et le toit à quatre pans était percé à son sommet pour l'évacuation des fumées. Des box étaient répartis autour de la pièce centrale et possédaient chacun deux portes : une qui donnait sur cette dernière et une autre sur l'extérieur sous de petits porches indépendants et de petits lopins séparés par des haies. Titou conduisit Alan dans son box : il était spacieux et disposait d'une couche moelleuse. Il y déposa son paquetage qui commençait à sérieusement lui peser. Puis les deux hommes partirent visiter la propriété. Ce faisant, Titou se montra étonnement prolix : il débitait manifestement un discours appris par cœur et bien rodé. Alan fit rapidement la connaissance de plusieurs artisans et esclaves qui étaient tous très afférés mais visiblement bien traités. Quand le tour du propriétaire fut terminé, Alan posa une question qui lui brûlait les lèvres depuis son réveil matinal :

– Si ce n'est pas indiscret, cher Titou, pourriez-vous me dire quelques mots sur la famille de Crucix ?

– Mais certainement, Alan fils de Calan. Crucix a deux grands fils que vous aurez certainement l'occasion de rencontrer d'ailleurs. Rubix est l'aîné et Théos le cadet. La femme de Crucix, Marguerite, est malheureusement décédée lorsqu'elle a enfanté Théos. Crucix est donc veuf ...

– Oh ! je suis désolé fit Alan, songeur. Il se tût quelques instant, mais plus par politesse que par réelle empathie. Puis, lorsqu'il estima que le silence avait assez duré, il reprit, un peu confus : mais Crucix n'a-t-il donc point de fille ?

– Certes non ! Fit Titou, l'air un peu surpris.

Alan se sentit tout penaud, il eut peine à dissimuler son trouble. Il n'y avait pas plus de princesses à Lambos qu'il y eut jamais de menhirs entre les mains d'un Gaulois¹⁰. En son for intérieur, il maudissait l'ancien et toutes ses palabres improbables. Finalement, Titou s'éclipsa et Alan fila droit vers son box.

Les serviteurs qui logeaient à la même enseigne accueillirent convenablement ce nouvel arrivant qui paraissait un peu contrarié. Alan passa la soirée en leur compagnie. Il avait peu d'appétit et décida donc de partager ses victuailles. Il y avait du ragoût de chien, des pommes cuites et des galettes de blé, de quoi régaler tout le monde. Ils lui offrirent de la cervoise à volonté et le jeune homme oublia peu à peu ses tourments.

Tout le monde partit se coucher un peu près en même temps. Alan retrouva son box sans peine et tomba comme une masse sur une couche qui lui tendait les bras.

¹⁰ Les mégalithes ont été érigées pendant le néolithique, plusieurs milliers d'année avant les Gaulois.

Pascal s'éveilla avec un bon mal de crâne et comme une légère impression de mal de mer. Il regarda son radio-réveil : il n'était que 5h27 du matin. Il se leva et parti se préparer un grand café noir. Il ouvrit le store et fut ébloui par les néons orange-électrique. Il leva les yeux vers les cieus imprégnés d'un halo diaphane. Quelques étoiles pâlichonnes s'accrochaient à la voûte céleste. Entre deux masses de béton au teint cadavérique, un bout d'horizon était visible. Vénus y brillait de mille feux.

Il but son café sans sucre. Cette fois-ci, il était resté sur sa faim ... comme s'il s'était réveillé en plein milieu d'un rêve captivant. Il resta quelques minutes à méditer devant la fenêtre. Les premières lueurs du jour poignaient et Vénus perdaient progressivement de son éclat. Il n'attendit pas son extinction : il referma le store et, à 6h pile, avala la dose d'anamnésic qui lui restait. Il s'allongea et s'endormit.

Il reprit conscience au beau milieu d'un grand fleuve. A grand-peine, il nageait à contre-courant dans son eau soporifique. Il luttait contre le sommeil et l'envie de se laisser entraîner par les flots. Le ciel était flanqué de gerbes enflammées et crevé d'étoiles noires. Des chimères ailées aux yeux rouges incandescents parcouraient les airs brûlants et crachaient de leurs bouches d'acier des hurlements paroxystiques. Sur les rives du fleuve, des spectres édentés étaient agglutinés et se précipitaient dans ses eaux salvatrices. Pascal/Alan ne connaissait pas ce lieu terrifiant mais il lui paraissait familier. Il luttait toujours mais il savait qu'il allait bientôt flancher ... Il fit un dernier effort, désespéré, et pourtant devant lui se dessina un instant le paysage de Lambos. Sa conscience essaya de se cramponner à cette image fugitive. Mais soudain une lame de fond l'emporta dans les abysses. Il cessa de lutter et finit par refaire surface à demi-conscient. Il put alors contempler avec émerveillement des rivages blancs et une île qui flottait dans les cieus. Il n'avait plus de force et ne put les atteindre. Le spectacle du paradis et des enfers s'effaça de sa mémoire et il se laissa porter par le fleuve de l'oubli. Il perdit connaissance.

Pascal se réveilla en sursaut, tout en sueur. Il avait l'impression d'avoir émergé d'un gouffre sans fond. Il n'était que 6h56 et il n'avait gardé aucun souvenir de l'heure passée. Il se fit une raison et se dit qu'il retenterait l'expérience ultérieurement. De toute façon, il n'avait plus d'anamnésic et se sentait épuisé. Il prit un somnifère et plongea bientôt dans un sommeil réparateur.

Il lui fallut quelques jours pour vraiment récupérer, puis il se remit au travail : il rassembla les souvenirs de son moi antérieur et entreprit de rédiger la suite du conte. Il avait noté quelques discordances entre les souvenirs de son premier voyage et ceux du deuxième, notamment la couleur des yeux de la jeune femme qui avait changé. Curieux ... Le caractère irrationnel du rêve y était probablement pour quelque chose, à moins que ce soit dû à une altération des souvenirs.

Une demi-lune plus tard il en avait terminé. Il partit se réapprovisionner en anamnésic et le soir même il en absorba simultanément deux doses.

Alan/Pascal planait dans le ciel au-dessus de Lambos. Ses ailes argentées brillèrent dans l'azur bleuté. A bonne distance, une princesse aux yeux verts et aux ailes dorées le regardait. Elle portait un brassard d'argent au bras gauche. Ils prirent tous deux de l'altitude en tournoyant et en formant une grande spirale. Ils montèrent jusqu'aux étoiles et touchèrent la voûte céleste en se rejoignant. Puis ils s'agrippèrent par les doigts et se laissèrent tomber comme des feuilles mortes. La chute parut sans fin. Parvenus tout près du sol, ils se séparèrent et chacun reprit son vol dans des directions opposées.

Tout en s'éveillant, Alan eut une bien étrange sensation : c'était comme si son âme s'en était allée flotter dans les airs pendant son sommeil et qu'elle venait de regagner son corps. Quoiqu'il en soit, il avait fait un rêve merveilleux, il se leva de bonne humeur. Il se rinça le visage, mangea un reste de galette de blé, enfila les braies de travail toutes neuves qu'on lui avait fournies, un maillot de corps sans manches, et rejoignit les écuries. Depuis le début du chantier, il y a de cela une demi-lune environ, les travaux avaient bien avancé et il était serein. A ce rythme, il pourrait regagner son foyer avant la fin de l'été. Au milieu de la matinée, Crucix fit son habituelle apparition. Lui aussi était visiblement satisfait. Pas du genre à chicaner, il faisait confiance à ses artisans qu'il avait triés sur le volet. Alan en profita pour lui demander quand il pourrait récupérer ses vieilles braies qu'on avait envoyées faire reprendre. Elles étaient pour lui comme une seconde peau et lui manquaient. Ses habits de travail tout neufs le démangeaient et le grattaient. Crucix lui répondit que Titou était chargé d'aller les récupérer d'ici quelques jours. Mais en voyant la moue se dessiner sur le visage du jeune homme, il lui suggéra de se rendre lui-même chez la cousine qui habitait à proximité de la propriété.

Adèle était assise sous le porche de sa modeste demeure et reprenait des vêtements. La jeune femme avait de longs cheveux noirs et des yeux d'un bleu profond. Elle fit une pause et regarda le ciel d'été, d'un bel azur et sans le moindre nuage. Deux rapaces exécutaient une parade nuptiale ... Ils tournoyaient l'un autour de l'autre et s'élevaient haut dans les airs. Puis ils semblèrent s'agripper l'un à l'autre et se laissèrent tomber comme des feuilles mortes. Ils se séparèrent juste à temps pour ne pas percuter le sol et s'envolèrent chacun de leur côté. Quelques minutes plus tard, ils recommencèrent. Ils montaient à chaque fois toujours plus haut. C'était vraiment spectaculaire ... Mélancolique, elle songea : si seulement il pouvait lui pousser des ailes ...

VII

Tout cela est bien joli me direz-vous, mais que deviennent Séraphin et Sylvestre dans tout ça ?

Eh bien Séraphin le lutin passe ses nuits à méditer au sommet d'un menhir, au fin fond de Lambrac. Il est en pleine période d'introspection. Doit-il modérer son tempérament si terriblement facétieux ? Telle est la question qui le taraude ... Assis sur la pierre sacrée et millénaire, il renoue avec les esprits ancestraux et s'abreuve de leur grande sagesse. Mais il sait qu'il doit rester patient dans sa quête, que les réponses ne tomberont pas du ciel et combien il est difficile de changer son naturel ou même d'admettre qu'il faille le changer.

Depuis le début du printemps, Sylvestre est, quant à lui, parti faire la tournée des villages autour de Lambrac. Il est rare que ce druide, un peu ermite sur les bords, prenne son bâton de pèlerin et affronte la civilisation de face. Mais lui n'a pas eut besoin de faire de sacrifices pour savoir que les récoltes seraient mauvaises. Il s'en est donc allé porter les mauvais présages tout en prêchant l'entraide et non le recours à la force. Il ne connaissait que trop les penchants agressifs de son peuple et redoutait de voir les tribus de la région s'entre-déchirer pour quelques grains de blé.

Et nos historiens scientifiques du XXIII^e siècle ? Nous avons bien faillit les oublier, mea culpa. Malheureusement, en raison de coupes budgétaires drastiques de la part du gouvernement européen, ils n'ont pas obtenu les moyens financiers nécessaires pour mettre au point un deuxième robot. Toutefois, l'expérience ne fut pas un fiasco complet puisque, avant d'être détruite, la créature cybernétique avait pu transmettre un certain nombre de séquences vidéo. Ainsi, ils purent étudier l'accoutrement et le comportement d'un jeune Gaulois prit dans leur piège mortel. Mais quelle ne fut pas leur surprise de voir ce dernier disparaître dans un nuage de fumée bleue alors que, sous l'effet du rayon laser lancé par le robot enchanteur, il aurait dû se consumer sur place et tomber comme une masse. Ils recrutèrent un thésard-esclave (les jeunes chercheurs avaient enfin eut droit à la reconnaissance de leur statut d'esclave) pour étudier ce curieux phénomène : "Sublimation"¹¹ d'un corps humain soumis à un rayonnement laser de forte intensité".

Alan arriva chez la cousette. Il la reconnut tout de suite, sa mystérieuse princesse, avec son petit nez en trompette qui lui donnait un air enfantin. Lui était torse nu et ses muscles saillaient sous sa peau bronzée. Elle était vêtue d'une robe bleu cobalt sans manches et portait un anneau d'argent au bras gauche. Alan bredouilla quelque chose à propos de ses braies ... Elle lui tendit la main et l'invita à prendre une verveine-menthe à l'ombre de son porche. Elle se pencha pour déposer des vêtements recousus dans une caisse en bois, et, sous son bras dans l'échancrure de sa robe, un beau sein blanc et tout rond se dévoila.

Ils discutèrent longuement. Au début très timidement, Alan bafouillait et le visage d'Adèle s'empourprait. Puis, peu à peu, une complicité mutuelle s'établit et ils n'en finirent pas de se raconter leur vie. Adèle parlait d'une voix chantante, parfois plaintive. Elle était issue d'une famille d'esclaves assujetti depuis toujours au prince de Lambos. Elle vivait seule avec son petit frère, Pierre, car ses parents n'étaient plus de ce monde. Son père, qui était servant d'armes de Rubix, avait été tué à la guerre en sauvant son maître d'une mort certaine. Sa mère ne s'en était jamais remis et, très affaiblie, fut terrassée il y a moins d'un an par une forte fièvre. Parce-qu'il avait pitié Adèle en pitié et que le défunt père de la jeune fille avait sauvé la vie de son fils, Crucix décida de l'affranchir. Et c'est ainsi qu'elle fut invitée par le

¹¹ Passage d'un corps de l'état solide à l'état gazeux

prince de Lambos au sacrifice de Beltaine, pour célébrer sa nouvelle vie de femme libre. Sous ses dehors d'homme fort et à toutes épreuves, Crucix avait donc un cœur. Adèle lui devait beaucoup, elle n'aurait peut-être pas survécu sans son aide.

Alors que le ciel s'empourpait dans la clarté vespérale, Alan s'en retournait à son box, sans ses braies. Adèle avait promis de les lui reprendre le lendemain même et il pourrait passer les récupérer en fin de journée. Il passa donc, non seulement le lendemain soir mais aussi tous les soirs qui suivirent. Parfois, il amenait sa lyre et jouait pour Adèle quelques accords ; elle appréciait. Leurs existences se nimbèrent d'une douce euphorie qui atteignait sa quintessence dans leurs retrouvailles quotidiennes.

VIII

C'était le milieu de l'été, et, à Lambos, on était affairé à préparer la fête de Lugnasad¹². Tous ? Non, Car Alan et Adèle étaient partis se promener dans la campagne alentour. Il avait été décidé que Pierre resterait quelques jours chez son oncle et sa tante. Les deux jeunes gens marchaient sous un grand soleil, haut perché, mais il ne faisait pas trop chaud car un vent soutenu et rafraîchissant soufflait. Des ondes semblaient se propager sur les champs de blé mûr telle la houle sur un océan doré. Les épis avaient été très amochés par les intempéries du printemps mais, de loin, rien n'y paraissait. Alan et Adèle parlaient peu, ils étaient tout simplement heureux d'être ensemble. Rien au monde n'aurait pu les séparer. Alan portait ses braies personnelles et se sentait bien dans sa peau ... ou dans ses peaux dirons-nous.

Vers midi, les deux amants s'arrêtèrent à l'orée d'un bosquet de chênes et de châtaigniers pour pique-niquer. Adèle avait préparé une succulente terrine de sanglier. Une fois rassasiés, ils s'allongèrent et firent une petite sieste dans la verdure. Mais, tout exaltés qu'ils étaient par leurs sentiments l'un pour l'autre, ils ne dormirent point. Adèle jubilait en silence, les yeux fermés. Alan contemplait le corps de la jeune femme, ses jambes nues étaient merveilleusement délicates, il était aux anges. Un bruissement s'éleva subitement dans l'ombre du sous-bois : il craignit un instant que ce fut un serpent ... animal sacré, certes, mais le jeune homme en avait une sainte aversion. En fait, ce n'était qu'un petit écureuil qui tripatoillait dieu sais quoi au pied d'un châtaignier. Un léger mouvement d'Alan le perturba apparemment puisqu'il se mit à grimper à toute allure sur le tronc de l'arbre et s'enfonça bientôt dans les bois en sautant de branches en branches, comme si un monstrueux guerrier germanique le poursuivait en hurlant. Enfin, ils s'étirèrent, se redressèrent à peu près en même temps et échangèrent un regard complice qui voulait dire "on rentre".

Ils ne firent pas dix pas qu'un nuage noir et menaçant fondit sur eux comme un charognard sur sa proie. Adèle poussa un cri suraigu et serra si fort le bras d'Alan qu'il en émit un râle de douleur. Deux cornes de fumée noire jaillirent au devant du nuage, lui donnant un aspect véritablement démoniaque. Instinctivement, ils firent demi-tour et se précipitèrent dans le sous-bois à travers les ronces, sans se retourner, ainsi que l'avait fait l'écureuil angoissé quelques instants plus tôt. Parvenus au milieu du bosquet, ils s'arrêtèrent et regardèrent derrière eux : les troncs des arbres se dressaient, impassibles, et leurs feuillages filtraient la lumière du soleil. Un petit papillon jaune, qui voletait de manière chaotique, vint se poser sur la noire chevelure de la jeune femme. Une intense frayeur se lisait dans ses yeux bleus saphir : elle était verte de peur. Et sa robe était toute déchirée jusqu'à la taille, elle avait une fesse à l'air ...

– Esus¹³ ! Mais qu'est-ce que c'était ? Demanda Adèle.

– Ta future belle-mère, répondit Alan, fier de lui, tout en reluquant le flanc dénudé de la jeune femme.

– Très drôle !

Alan fut pris d'un fou rire, même si, à vrai dire, il n'en menait pas large non plus. Cela énerva Adèle et elle se mit à boudier ... mais voyant que la situation ne s'y prêtait guère, elle reprit :

– Bon, et qu'est-ce qu'on fait alors ?

¹² Célébrée le 1^{er} août, elle était entièrement vouée au dieu Lug et incarnait la lumière estivale de la moisson et des fruits.

¹³ Epouvantable dieu gaulois, destructeur et sanguinaire

- Euh ... peut-être tenter une sortie à l'autre bout du bosquet ?
- Pff ! Et ce monstre va nous sauter dessus tout aussi bien là-bas ! Réfléchit un peu que diable !
- J'essaie, j'essaie ... euh ... je sais ! Tu vas m'attendre ici et je vais retourner sur nos pas jusqu'à l'orée du bois pour voir s'il est toujours là.
- D'accord, fit-elle d'une voix fluette. Mais fais attention !
- Ne bouge pas surtout. Les démons craignent les chênes sacrés ... tu es en sécurité ici, dit-il sur un ton peu convaincant.

Alan s'exécuta et revint donc en toute discrétion sur leurs pas. A quelques coudées de la lisière, il entrevit à travers les ronces une masse sombre et nébuleuse qui flottait sur l'horizon. L'entité démoniaque était là ... immobile. Notre homme ne s'attarda pas. Il décida de faire le tour du bosquet : de tout côté s'étendaient les champs à perte de vue. Il regagna bientôt le centre de leur refuge ... où, à son grand désespoir, il n'y avait plus personne. Adèle avait disparue ! Alan commença à paniquer. Il l'appela une fois, deux fois mais en vain.

A la troisième un amas de broussailles s'agita. Adèle en sortit en faisant la moue et épousseta ses lambeaux de robe. Ils décidèrent d'attendre, qu'auraient-ils pu faire d'autre d'ailleurs : tenter une sortie aurait été suicidaire. Plus jeune, Alan n'aurait pas hésité mais il avait mûri.

Il fit une nouvelle reconnaissance juste avant la tombée du jour pour constater que la bestiole vaporeuse était toujours là. Ils se préparèrent donc à passer la nuit sur place. Ténébreuse et sans lune, elle s'abattit brutalement dans le sous-bois. Bien qu'en plein été, il fit frais quand l'humidité tomba. Ils n'osèrent pas faire de feu, de peur d'attirer l'attention du démon. Ils s'allongèrent sur le sol broussailleux, au pied d'un grand chêne, et se serrèrent l'un contre l'autre pour se rassurer et se réchauffer. Ils se sentaient si bien ensemble qu'ils en oublièrent leurs soucis et sombrèrent bien vite dans un monde coloré de rêves enchantés.

IX

Mais à l'aube, les rêves enchantés firent place à l'angoissante réalité. L'espoir que le démon s'en fut allé vola en éclat dès la reconnaissance qu'Alan accomplit aux premières lueurs du jour. De surcroît, ils avaient faim et soif. Aucun cours d'eau n'abreuvait le bosquet, pas même une flaque. Ils dégotèrent toutefois quelques baies encore vertes, juste de quoi humecter d'un goût acidulé leurs gosiers asséchés et tapisser le fond de leurs estomacs vides. Alan s'empara d'un lambeau de la robe d'Adèle, contre son gré mais tant pis, ramassa un caillou pointu et confectionna une fronde. Sous le regard un peu sarcastique de la jeune fille, il passa une bonne partie de la journée à chasser l'oiseau avec son instrument de mort. Adèle finit par s'ennuyer de ce spectacle un peu ridicule et alla ramasser tout ce qu'elle pouvait trouver de plantes qui lui paraissaient comestibles. Au soir, Alan était épuisé et bredouille et Adèle avait ramassé deux bonnes poignées d'herbes. Bien entendu, la créature démoniaque faisait toujours le guet à l'orée du bois. Ils ruminèrent leur maigre pitance en grimaçant et se préparèrent à passer une nouvelle nuit à la belle étoile.

Cette fois-ci, ils ne fermèrent pratiquement pas l'œil de la nuit, et pour cause : ils étaient tous deux atteints de fortes coliques. Alan reprocha à Adèle d'avoir ramassé des plantes toxiques et elle soutenait que leurs crampes d'estomac étaient dues à la faim. Ils se lassèrent bien vite de ce débat, car, littéralement assoiffés qu'ils étaient, la gorge les brûlait et parler leur faisait mal. Finalement, peu avant l'aube, ils convinrent que, quoiqu'il arrive, il serait hors de question de rester une nuit de plus dans ce bosquet désert et inhospitalier. Paradoxalement, cette décision les soulagèrent. Ils se serrèrent l'un contre l'autre et sommeillèrent jusqu'à midi.

Ils passèrent l'après-midi allongés dans les broussailles, tenaillés par leurs organes affamés. Ils s'épuisaient sans rien faire. Le démon rôdait toujours à quelques centaines de coudées. Ils attendaient qu'à nouveau la nuit tombe pour s'éclipser en toute discrétion.

Ce qui ne manqua pas d'arriver (que la nuit tombe). Lorsque le noir fut complet, ils se mirent en route et se frayèrent un chemin dans une direction opposée à l'endroit où ils avaient pénétré l'avant-veille. Ils arrivèrent enfin à l'orée du bosquet, dans la sombre végétation luxuriante. Ils retinrent leur respiration et avancèrent à pas de loup, Alan en tête et Adèle juste derrière lui. Le ciel étoilé leur sauta au visage comme une pluie de billes argentées surgissant de l'obscurité. Les clapotis d'un cours d'eau lointain se détachaient du silence nocturne, ce qui ne fit qu'attiser en eux les douleurs de la soif. Au bout d'un moment, ils parvinrent sur un sol meuble et hérissé de hautes herbes : ils étaient vraisemblablement dans un champ de blé. Ils devaient être maintenant à bonne distance du bosquet mais n'osaient se décriper. Les clapotis se rapprochaient tout doucement. Au loin, Alan cru entendre raisonner des bruits de sabots. Il leva la tête : le ciel s'était voilé ... juste au-dessus d'eux. Il prit la main d'Adèle et lui dit de courir le plus rapidement possible. Elle avait compris ...

Des vapeurs nauséabondes les assaillirent de toutes parts. Ils étaient cramponnés l'un à l'autre mais ne pouvaient se voir, un noir d'encre les séparait. Terrifiés, tremblants de peur, ils faillirent s'écrouler sur le sol quand tout à coup ce dernier se déroba sous leurs pieds. Ils chutèrent dans un gouffre obscur qui semblait sans fond. Au bout de quelques instants qui pour eux prirent l'allure d'un supplice éternel, les ténèbres se dissolurent et le ciel apparut flanqué de gerbes enflammées et crevé d'étoiles noires. Ils continuaient leur chute, toujours cramponnés l'un à l'autre, mais des forces contraires tendaient à leur faire lâcher prise. Des chimères ailées aux yeux rouges incandescents parcouraient les airs brûlants et crachaient de

leurs bouches d'acier des hurlements paroxystiques. Ils se regardaient de leurs yeux terrifiés, ils savaient qu'ils allaient bientôt craquer et être séparés à jamais dans les profondeurs de cet enfer. Dans un ultime effort, ils se retinrent de leurs phalanges distendues puis finalement lâchèrent prise. Un sol de pierres brûlées, déchiquetées et entièrement stérile s'apprêtait à les frapper de plein fouet ...

En cette soirée de Lugnasad, on banquetait allègrement dans tous les villages de la contrée. Au début, l'ambiance était un peu morose car les moissons s'annonçaient mauvaises. Mais l'alcool coula d'avantage à flot que d'ordinaire et les cœurs finirent par se décrisper. Dès la tombée du jour, on ne pensait plus aux moissons mais seulement à festoyer et à s'amuser. Les chefs de clan étaient particulièrement à l'honneur car ils distribuaient en cette occasion de nombreux présents. A Arpin, Pompafrix se montra peu généreux : des temps difficiles s'annonçaient et il fallait donc se serrer la ceinture. Sa bedaine proéminente ne semblait pas approuver ses propos. En fait, il trouvait toujours un bon prétexte en cette fête de la lumière pour noircir le tableau et pour louer la parcimonie. A Lambos, Crucix, qui n'était pas moins inquiet que son confrère, se montra généreux, comme de coutume. Une générosité mesurée bien entendu, mais il avait un certain don pour plaire et un charisme que Pompafrix lui enviait. D'ailleurs, le prince ne manquait pas de récompenser parmi les esclaves ceux qu'il tenait en haute estime. Précisons quand même qu'il faisait cela avec une certaine complaisance. Était-il véritablement généreux ou surtout soucieux de soigner sa popularité ? Probablement un peu des deux.

L'absence d'Adèle et d'Alan avait été remarquée par quelques-uns, dont Crucix, mais la rumeur s'était déjà propagée sur le compte de ces deux là et on se disait qu'ils préféraient passer une soirée en tête-à-tête à la lueur des chandelles. L'oncle et la tante d'Adèle ainsi que Pierre étaient toutefois un peu inquiets car il avait été convenu qu'ils se retrouveraient tous au banquet de Lambos en cette soirée de fête. Vers minuit, l'oncle se décida enfin à aller jeter un coup d'œil à la maison d'Adèle. Pas âme qui vive là-dedans, constata-t-il. Il s'en revint au banquet sans chercher plus loin. Le plus contrarié était le petit Pierre, lui n'avait pas encore le droit de noyer ses soucis dans les vapeurs d'alcool.

Un éclair blanc les éblouit. Alan et Adèle se retrouvèrent étendus dans l'herbe verte. Un halo blanc et diaphane les entourait de toutes parts, comme dans un cocon. A demi-conscients, ils restèrent allongés et immobiles un bon moment. Un hennissement les sortit de leur torpeur. Ils se redressèrent à peu près en même temps et se regardèrent : ils étaient sains et saufs. A proximité, un splendide cheval blanc se dressait, noble et fière. Son front était pourvu d'une longue corne torsadée et argentée. C'était lui qui diffusait cette lumière blanchâtre et surnaturelle. « Une licorne » chuchota Alan, bouche bée. Ils se levèrent. L'animal hennit à nouveau et s'approcha d'eux tout doucement. Alan approcha lentement sa main du museau immaculé et le caressa avec délicatesse. La licorne se laissa faire quelques instant puis elle s'approcha d'Adèle. Cette dernière leva également la main pour la caresser. L'animal poussa un râle de satisfaction. Soudain, il ouvrit la bouche et déchira de ses dents le corsage d'Adèle. La belle et généreuse poitrine de la jeune femme, d'un blanc laiteux, se retrouva à l'air libre. Médusée, elle eut un brusque mouvement de recul mais Alan la retint par le bras et lui dit :

« Par pitié, laisse-toi faire. »

La licorne s'avança et lécha le sein droit d'Adèle, avec avidité et affection. Adèle fut tout d'abord un peu atterrée, puis, voyant que l'animal ne lui voulait aucun mal, elle fut presque charmée et son visage s'empourpra. Alan dit :

« L'ancien avait raison, les licornes aiment à téter le sein des jeunes vierges. »

Une fois rassasiée, la licorne poussa un nouveau râle de satisfaction et s'agenouilla. Les deux jeunes gens comprirent qu'elle les invitait à monter sur son dos. Alan, monta le premier et Adèle, presque nue désormais, vint se placer derrière lui. L'animal se releva et entama un fabuleux galop à travers champs. Alan se cramponnait à la crinière de la licorne et Adèle à

Alan. La noire chevelure de la jeune fille se déroulait sous les étoiles scintillantes du ciel d'été.

La licorne les déposa à proximité de la maison d'Adèle puis s'éclipsa dans les profondeurs de la nuit. La jeune femme se dépouilla des quelques lambeaux de robe bleu cobalt qui lui ceignait encore la taille et passa une nuisette blanche. Ils purent enfin se désaltérer et se remplir la panse. Quel plaisir immense ! Enfin, ils allèrent se coucher et dormirent paisiblement jusqu'au lendemain midi.

Alan ne devait apprendre que bien plus tard l'origine et la nature de cette entité démoniaque qui les avait persécuté. Le fait est que Sophos ne pardonna jamais à Alan de l'avoir envoyé promener et que pendant un temps il s'aigrit considérablement. Il lui voua une haine tenace. C'est ainsi qu'il entreprit d'aller consulter le noir sorcier qui vadrouillait dans le voisinage d'Arpin, toujours à l'affût des plus basses vilenies. En échange de récompenses sonnantes et trébuchantes, ce dernier promit à Sophos d'espionner et de harceler son ennemi. L'affaire fut rondement conclue et le noir sorcier envoya sur-le-champ un nuage maléfique pour traquer notre jeune homme. Lorsque Sophos apprit qu'Alan était en charmante compagnie, il fut malade de jalousie et s'aigrit encore davantage. Il pria le noir sorcier de traumatiser à vie les deux tourtereaux, lequel insuffla tout son pouvoir au sein du nuage démoniaque. Cette entité provoquait la terreur de ses proies uniquement par la suggestion : de la mystification à l'état pure, du bluff à la puissance mille. Un homme capable de maîtriser parfaitement ses émotions (mais mériterait-il encore la dénomination d'homme) n'aurait jamais succombé à l'angoisse mortelle que distillait le nuage noir. Sans l'intervention in extremis de la licorne, nos deux jeunes gens auraient sombrés dans une irrémédiable folie. Ce fut Lug, le dieu de la lumière, qui chargea Epona, déesse des chevaux, d'envoyer la licorne à leur secours. Le noir sorcier échoua et s'en trouva fort irrité, pour un temps ... Ne voulant point avoir de compte à rendre à Sophos, il fuit vers d'autres horizons.

Comme cela fut écrit et chanté, la corne de l'animal fabuleux devait, bien plus tard, être transformée en une puissante épée nommée Excalibur. Mais ceci est un autre conte¹⁴ ...

¹⁴ Voir le conte médiéval "La légende de la licorne" dans les appendices

3^{ème} PARTIE : LE GRAND ROC

I

C'est à l'est de la forêt de Lambrac, près du village de Terridor, qu'une horde de guerriers déboula à toute berzingue à travers les champs de blé mûr. Sous le soleil de la mi-août qui dardait ses rayons encore brûlants sur les terres assoiffées, les cavaliers ne laissèrent dans leur sillage que tiges brisées et épis écrasés. Torse nu, ils brandissaient leurs épées au-dessus de leurs têtes et hurlaient comme des possédés. Le cheval de tête, une belle bête robuste, suait à grosses gouttes sous les gesticulations de Pompafrix le chef d'Arpin. Paysans et paysannes, qui venaient d'entamer les moissons, laissèrent tomber gerbes et faucilles et fuirent sans demander leur reste. C'est à quelques pas du village que les guerriers firent halte. Ollamos le druide, perché sur sa mule, avait pris du retard et suivait en trottant les traces laissées par ses devanciers. Une petite fleur jaune vif qui se dressait encore fièrement au milieu du sillon fut hélas piétinée. Un corbeau fendit l'air au devant du druide et sema une plume noir ébène. Ollamos, tout guilleret, s'arrêta pour la ramasser.

Il arriva bientôt en vue des cavaliers. Tendant la plume à bout de bras, il les rejoignit promptement.

« Voyez ce bon présage, leur dit-il avec enthousiasme, les dieux sont avec nous ! »

Un tonnerre d'acclamations s'éleva de la horde.

Birbos, le druide de Terridor, un vieux petit bonhomme gris et tout flétri, était perché sur la plus haute branche d'un chêne multiséculaire qui se dressait au centre du village. De ses yeux d'aigle, il observait l'intrusion des guerriers d'Arpin. Le vol du corbeau ne lui échappa point et alors son visage grisâtre se crispa. Pâle comme une lune, il s'adressa à Idorix, le chef de Terridor, lui rendit compte des mauvais augures et lui suggéra de renoncer à la bataille. Amer mais déterminé, ce dernier n'en dit rien à ses guerriers qui se tenaient prêts à l'affrontement.

Ollamos, Pompafrix et son servent d'armes laissèrent la horde en retrait et se dirigèrent au pas vers le village. Leurs alter-ego de Terridor vinrent à leur rencontre, si bien qu'ils se rejoignirent à proximité d'un grand menhir, dans son ombre gigantesque et menaçante. Mais il en fallait plus pour effrayer nos deux compères arpinois. Idorix parla le premier :

– Je ne te salue point Pompafrix ! De quel droit te permets-tu de venir souiller mes terres fertiles avec tes gros sabots ?

– J'exécute la volonté de mon peuple, Idorix, et celle des dieux. Nous avons besoin de grain et nous en ramènerons, de gré ou de force.

– La volonté des dieux ! Hum ! S'ils t'ont privé de bonnes récoltes cette année, est-ce pour que tu ailles dépouiller tes voisins ? Mes guerriers n'attendent que mon signal pour écraser ton escouade.

Le visage de Pompafrix s'éclaira. « Nous les attendons de pied ferme, gronda-t-il, où sont-ils ? » Idorix allait répliquer mais Ollamos les interrompit :

– Diantre ! Point n'est besoin de batailler, tout le monde y perdrait. Trouvons un arrangement juste et équitable.

– Ollamos, je connais ton sens bien particulier de la justice, répondit Idorix. Combien de fois avez-vous profité honteusement de ma générosité dans le passé, tous deux.

Birbos se pencha à l'oreille d'Idorix et marmonna quelques mots. Ce dernier rumina quelques instant, puis il prit un air grave et déclara :

– Soit ! Ma compassion me porte à vous octroyer dix arpents de champ bons à moissonner.

– Cent, dit sèchement Pompafrix qui tripotait frénétiquement la garde de son épée.

Idorix en fut tout abasourdi, comme s'il venait de recevoir un menhir sur le coin de la figure. Il s'empourpra et se renfrogna.

– Vingt dit Ollamos, vingt arpents qui ne satisferont qu'à demi nos besoins. Acceptez cette négociation, vous n'avez pas le choix.

– Hors de question fripouilles, fit Idorix. Vous nous poussez à faire le choix des armes !

C'est alors qu'une clameur s'éleva à nouveau de la horde d'Arpin. Une nuée de corbeaux venait tout juste de la survoler. Décidément, les dieux avaient choisi leur camp ... Birbos pâlit encore davantage et demanda à Idorix de lui accorder sur-le-champ une conversation en seul à seul. Ils s'écartèrent et dialoguèrent un moment. Finalement, Idorix rappliqua et dit, les yeux baissés, qu'il acceptait la proposition d'Ollamos. Pompafrix, dont la main était toujours crispée sur le pommeau de son épée, en resta coi. La tête de son ennemi héréditaire ne tomberait pas encore ce coup-ci. Il la voyait pourtant déjà trôner sur un pilastre du sanctuaire à côté de celle de son ancêtre ... Ollamos savait bien ce qui trottait dans la tête de son compagnon et en son for intérieur il remercia les dieux pour avoir permis cette issue favorable. Pompafrix s'éclipsa et dépêcha presque à regret un de ses hommes pour faire venir d'Arpin la main d'œuvre qui accomplirait la moisson en Terridor.

Idorix, amer mais soulagé, se retira également. Birbos convia Ollamos à venir prendre une tisane d'écorce de bouleau et à taper un brin de causette dans sa cabane. Posée sur les branches du chêne multiséculaire, elle était assez grande pour accueillir deux hôtes.

A deux bons milles de là, Sylvestre le druide, guérisseur réputé et protecteur de Lambrac, Sylvestre le mage se tenait, songeur, sur une hauteur. C'était un tertre naturel dont le sommet herbeux émergeait de la forêt, la colline aux corbeaux¹⁵ comme il l'appelait. Le seigneur des corbeaux se tenait là sur son épaule et croassait de satisfaction. Leur stratagème avait bien fonctionné, ici la guerre avait été évitée. C'était inespéré, mais ça avait fonctionné.

¹⁵ Nom inspiré du conte gaulois "Lyon, la colline aux corbeaux", voir les appendices

II

Le petit peuple de Lambos s'était tout entier réfugié à l'intérieur de la propriété de Crucix. De féroces barbares venus de l'Ouest affluaient depuis la veille et convoitaient les réserves de grain. Ils étaient en grand nombre mais les combattants de Crucix étaient aguerris, fort bien armés et bien préparés. Avec Rubix à la tête du premier cercle défensif et Théos à la tête du second, leurs adversaires s'attaquaient à une double muraille d'armes acérées, de muscles d'aciers et de reins solides. Crucix et son druide supervisaient les opérations depuis la tour carrée qui se dressait au-dessus de la chaumière princière. Les moissons étaient terminées depuis quelques jours et les récoltes avaient été maigres. Néanmoins, les réserves étaient importantes et les deux tiers environ des silos étaient remplis : il y avait largement de quoi tenir jusqu'aux prochaines moissons. Mais Crucix jura sur son épée que pas un des silos ne serait pris, dû-t-il sacrifier nombre de ses guerriers : c'était une question de principe et d'honneur.

Alan et Adèle se retrouvaient à nouveau prisonniers ! Mais cette fois-ci dans une prison dorée où ils ne manquaient de rien. Ils étaient ensemble et c'était bien là l'essentiel. Ils ne partageaient pas l'angoisse qui se lisait sur tous les visages : ils tournoyaient dans une bulle de rêves aux reflets nacrés, secouée par les vents, certes, mais qui toujours évoluait au-dessus des cimes. Seule la peur qu'elle éclate remuait tantôt le fond de leur cœur.

La réfection des écuries était terminée et Alan aidait sa compagne à reprendre les vêtements. Il lui suggéra de venir avec lui passer quelques jours à Arpin dès que les assaillants seraient repoussés. Il aurait tant de choses à lui montrer là-bas : les prairies où il batifolait dans son enfance, ses arbres fétiches, la rivière bleue où il nageait comme un têtard, ses diverses réalisations en bois. Il pourrait même l'emmener jusque chez Sylvestre, en passant par la grande clairière au cœur de la forêt et peut-être rencontrer Séraphin le lutin si ce dernier voulait bien se montrer. Adèle sourit mais elle n'aimait pas trop la forêt profonde. Elle irait volontiers le rejoindre quelques jours à Arpin, dès que l'oncle et la tante seraient à nouveau disponibles pour accueillir le petit Pierre.

– Prends-le avec toi ! Dit Alan, ma cabane est assez grande pour vous loger tous les deux.

– Nenni, répondit Adèle, Pierre n'est pas affranchit et ne peut quitter le domaine de Lambos, sauf sur ordre de Crucix bien entendu ... »

– Je vois ... j'espère que tu pourras venir quand même.

– J'espère ! Enfin, l'important c'est que l'on puisse se voir. Quant à traverser Lambrac, non-merci ! Les grandes forêts me font peur ... je me sentais déjà perdue au milieu du bosquet, alors tu penses ! Et puis j'ai déjà eu mon lot de créatures surnaturelles, dit-elle avec ironie.

– Eh bien pas moi ! Je n'ai jamais vu d'elfe encore.

– Et la princesse elfe qui se tient juste devant toi, Alan œil de taupe !

Ils firent une pause et allèrent se promener jusqu'à la fontaine de pierre blanche, endroit qu'Adèle affectionnait. Une bruine rafraîchissante les enveloppa et un arc-en-ciel se dessina au-dessus de la cascade miniature. Le coq ne chantait plus mais courait après une poule. Quelques curieux désœuvrés et jaloux observaient le couple et spéculaient sur son avenir ... Insondable est la bêtise humaine, insondable et multimillénaire, pour sûr ...

A quelques milles, des guerriers s'étripaient. Un sang impur abreuvait les sillons du Lambos, mais le sang "pur" coulait aussi à flot. C'est du blé rouge qu'on moissonnerait l'été prochain, des grains purs et d'autres impurs, pour sûr ...

Perché dans sa tour de garde, Crucix pensait à ses hommes qui bataillaient au loin et surtout à ses fils. Puisse le grand Taranis les protéger dans leur combat et les aider à triompher de cette vermine puante. Il soupira puis porta son regard vers la fontaine. Il était dit que la propriété de Lambos resterait inviolée tant que coulerait sa source sacrée. La scène de ces deux jeunes étoiles qui tournaient l'une autour de l'autre réveilla en lui des souvenirs de jeunesse similaires, avec sa défunte Marguerite. D'autant plus qu'Adèle lui ressemblait ... Il fut prit d'un torrent de nostalgie, des larmes amères brillèrent au coin de ces yeux gris. Profitez-en se dit-il, l'inéluctable cruauté de la vie ne tardera pas à vous rattraper, pour sûr.

Pascal émergea lentement des limbes de son sommeil doré. Il ne traîna pas trop longtemps au lit car sa vessie le tiraillait. Il fila à la salle de bain et urina avec allégresse, le gargouillement de l'eau dans la cuvette lui rappelant celui de la fontaine de Lambos. La suite des aventures d'Alan le transportait tellement qu'il aurait peut-être du mal à reprendre pied dans sa vie présente. Il alla à la cuisine pour se préparer un café, mais le sachet était vide ... Qu'à cela ne tienne, il partit se recoucher et se replongea un moment dans les souvenirs de son moi antérieur.

Midi passé, il fit l'effort de se lever, ouvrit le store sur un ciel dégagé et se prépara un bol de céréales avec du lait frais. Tout en savourant sa bouillie vitaminée, il prit une décision qu'il ne pouvait plus guère reporter : il faudrait qu'il aille faire des courses. Il lécha son bol jusqu'à la dernière miette, enfila un jean bleu marine et une chemise beige et déboula dans la cage d'escalier. Il retira un gros tas de pub de sa boîte aux lettres et le balança dans la bouche béante de la poubelle qui réclamait son casse-croûte. Au volant de sa Carrefour électrique jetable commerce équitable¹⁶, il arriva bientôt en vue du monstrueux temple de la consommation qui avait été repeint aux couleurs de l'Europe et il s'immergea dans le bruit de fond des grandes surfaces.

Il fit donc ses courses et passa ensuite à la Fnac dans la galerie commerciale. A l'entrée, un immense maître Yoda en carton tenait, l'air menaçant, son sabre laser vert fluo. Au milieu du magasin, il tomba soudain nez à nez avec un Dark Vador plus vrai que nature ! Il bougeait et respirait fort, ça donnait vraiment le frisson. Mais un gros autocollant Fnac était collé sur son casque, quel sacrilège ! A quand un Père Noël sponsorisé par la Fnac, se dit-il. Finalement, il s'acheta un bouquin sur les Gaulois. Il mit vingt minutes à retrouver sa voiture sur le gigantesque parking car il ne se souvenait plus très bien où il l'avait garée.

De retour chez lui, il se mit au travail. Il y avait toujours quelques trous dans ses souvenirs, l'anamnésic n'était manifestement pas d'une efficacité totale contre les eaux magiques du fleuve de l'oubli. Mais la pêche avait quand même été bonne et pour le reste il brodait. Il aurait tout de même aimé rencontrer son ancien moi pour l'interviewer.

Il passa les jours qui suivirent entre la rédaction de la deuxième partie du conte et la lecture du bouquin qu'il venait d'acheter. Trop froides et trop académiques à son goût, les analyses prétendument objectives des universitaires ... En lisant entre les lignes, il apprit tout de même des choses intéressantes, notamment sur l'origine des peuplades gauloises. Localement, leurs racines les plus profondes étaient composées de populations sédentaires présentent sur ce sol depuis plusieurs millénaires avant notre ère. Ce sont elles qui érigèrent pendant plusieurs milliers d'années les dolmens et autres menhirs qui jalonnent les contrées européennes. Ces temps furent qualifiés d'âge d'or par les poètes antiques, tel le Grecque Hésiode :

"Ils vivaient comme des dieux, le cœur libre de tout souci ... Lorsqu'ils mouraient on eut dit qu'ils tombaient endormis."

Et en effet, loin d'être harassés par la lutte contre la nature, les bâtisseurs de mégalithes semblent avoir atteint un équilibre harmonieux avec leur environnement et ils perpétuèrent ce mode de vie durablement, à savoir jusqu'à la découverte de la métallurgie et l'intense déforestation qui s'ensuivit, environ un millier d'année avant J.-C.

« Ah ! L'âge d'or ... songeait Pascal. »

C'est à peu près à ce moment (un peu moins d'un millier d'année avant J.-C.) qu'arrivèrent les peuplades semi-nomades celtes. Elles avaient été chassées de leurs territoires d'Europe orientale par les redoutables guerriers scythes. Forts de leur maîtrise du fer et armés jusqu'aux dents, les terribles celtes s'imposèrent et soumièrent les autochtones.

¹⁶ Pure invention de l'auteur

Leur semi-sédentarisation et leur mélange à la population locale donnèrent naissance aux peuplades de la Gaule celtique. Les Gaulois, qui étaient donc profondément pétri de culture celtique, forts de son raffinement, de sa science et de sa mythologie, n'en avaient pas pour autant oublié leurs racines locales : ils vouaient une immense vénération aux mégalithes et perpétuaient les mythes qui leur étaient associés.

Conjointement à cette riche mythologie, ils possédaient une spiritualité très développée et croyaient en la métempsychose : l'âme humaine subissait le cycle des réincarnations jusqu'à atteindre la perfection et la félicité éternelle au sein de Gwenwed, le monde blanc. Au cours d'une vie, l'âme ne pouvait régresser, au pire elle stagnait. Ils craignaient peu la mort et cela leur donnait un avantage certain au combat. Par contre, ils redoutaient la fin du monde, leur religion était eschatologique. Elle surviendrait dans l'effondrement cataclysmique de la voûte céleste et l'univers se redissoudrait dans ses éléments premiers : l'eau et le feu.

Enfin, une spécificité des Gaulois par rapport aux peuples voisins était chez eux l'absence d'écriture. Il semble bien s'agir d'un choix volontaire et raisonné de la part des druides : on dit qu'ainsi ils protégeaient leur savoir ; on dit aussi qu'ils refusaient de figer la pensée dans le carcan de l'écriture. Les connaissances techniques, la littérature et les mythes étaient transmis oralement, sous forme de longs poèmes, l'écrin du vers fixant la mémoire. Il est bien regrettable que, de ce fait, l'essentiel de leur mythologie ne nous soit pas parvenu et ait sombré dans l'oubli. Mais un bon druide vous dirait que cela n'est pas si fâcheux car ce qui compte vraiment reste gravé à jamais dans les tréfonds de l'âme humaine.

Selon les éléments historiquement datés qu'il repéra dans le bouquin, il en déduisit qu'Alan avait vécu au cœur de la Gaule celtique vers le début du IV^e siècle avant J.-C., soit en pleine apogée du druidisme. On dit qu'un nouvel âge d'or avait fleuri sous son influence. Les druides avaient assurément fait preuve de génie en sachant concilier les traditions millénaires avec les connaissances plus récentes et "scientifiques". Mais tout n'était pas rose : à cette époque, les populations devinrent trop nombreuses par rapport aux ressources agricoles limitées. Ainsi les Gaulois entreprirent-ils de grandes invasions qui les menèrent jusque dans le sud de l'Italie. Trois siècles plus tard, les légions de César envahissaient la Gaule ...

« L'âge d'or ... songeait Pascal, l'humanité en reverrait-elle un jour la couleur ? »

(Petite parenthèse de l'auteur qui souhaite préciser la pensée du personnage : il ne s'agit évidemment pas de revenir à l'âge de pierre, mais de rétablir un rapport harmonieux avec notre environnement ! Où encore simplement de l'établir pour ceux qui ne croient pas qu'un tel équilibre ait existé loin dans le passé. Mais parler de l'environnement comme un marché potentiellement juteux, comme c'est actuellement la tendance, c'est tuer le poussin dans l'œuf. Sur ce, fermons la parenthèse et revenons à nos moutons !)

Quand la rédaction du conte fut terminée, Pascal s'accorda une journée de pause et alla voir le dernier volet¹⁷ de Star wars à la séance du matin. Au soir, il replongea dans les limbes de sa vie antérieure.

¹⁷ C'est-à-dire le troisième

Deux ans plus tard, la bulle nacréée éclatait. Rouge comme une tomate, Adèle chassa Alan de sa maison en s'époumonant et en le traitant de tous les noms d'oiseaux. Esus ! Quelle mouche l'avait piquée ? Alan rentra chez lui, hagard et pantois.

Jusque là tapi dans l'ombre, Sophos attendait depuis longtemps son heure et c'est le moment qu'il choisit pour approcher Adèle et tenter de la séduire. Il l'avait souvent observé et il la désirait. En outre, s'il réussissait, Alan en souffrirait. Il ferait ainsi d'une pierre deux coups. Il trouva donc quelque prétexte pour la rencontrer. Adèle l'accueillit amicalement et discuta assez longuement avec lui. Encore sous le coup de la colère, elle dit à Sophos maintes choses à propos d'Alan qu'elle regretterait par la suite. Enfin, toujours est-il qu'elle ne tarda pas à s'apercevoir de quel genre de personnage il s'agissait. Avec délicatesse, elle finit par lui faire comprendre qu'elle ne souhaitait pas engager de relation suivie avec lui. C'est alors que Sophos commença à la harceler et essaya d'instiller la peur en son cœur : elle s'en mordrait les doigts si elle n'acceptait pas sa compagnie.

Peu de temps après, Lambos fut de nouveau attaqué par les barbares de l'Ouest. Cette fois-ci ils étaient bien plus nombreux et encore plus furieux : la défense ne tint pas. Même l'aide de dernière minute apportée par les guerriers d'Arpin n'y fit rien. Les barbares s'emparèrent d'une bonne partie des réserves de grain et saccagèrent la propriété de Crucix pour se venger des pertes subies. Au moment où ils pénétraient dans l'enceinte, la prophétie se réalisa et la source de Lambos se tarit. Ils laissèrent derrière eux la souffrance et la désolation.

Mais les gens de Lambos étaient solidaires et firent face courageusement à cette épreuve. Quelques lunes plus tard, une bonne partie d'entre eux quitta le pays et partit à la conquête des terres du Sud-Est. Ils se joignirent à nombre d'autres Gaulois qui marchaient dans la même direction. Crucix resta sur place, ainsi que son fils cadet Théos. Mais l'aîné Rubix et la plupart des jeunes guerriers partirent, tout comme les jeunes esclaves qui, eux, n'avaient pas le choix. Le petit Pierre fit donc d'office parti de l'expédition et de ce fait Adèle s'y joignit elle aussi. Avant de partir, elle chargea Titou d'aller transmettre à Alan un message de sa part : elle lui disait qu'elle regrettait profondément de s'être emportée, qu'elle le tenait en haute estime et qu'elle n'oublierait jamais leur tendre idylle. Sur ce, elle lui faisait ses adieux et lui souhaitait bonne chance.

A Arpin, Alan se jeta à corps perdu dans le travail. Et c'est qu'il y avait de quoi faire : après le saccage de Lambos, Pompafrix et Ollamos n'arrêtèrent plus de se ronger les sangs et entreprirent la construction de fortifications autour du village. Il s'agissait de creuser un profond fossé et de dresser un talus surmonté d'une haute palissade. A longueur de journée, Alan abattait des arbres, préparait les troncs et les dressait côte à côte. C'était une tâche harassante. Pompafrix ne se montrait jamais satisfait et encourageait les travailleurs à accélérer le rythme encore et toujours. Il exigeait que la palissade soit achevée avant les prochaines moissons. Il promit à Alan de le nommer Maître menuisier-charpentier si les objectifs étaient atteints. Durant toute la saison froide, Alan besogna avec acharnement. Il n'en avait pas vraiment conscience, mais c'était davantage pour noyer sa souffrance que par une foi réelle en l'utilité de l'ouvrage. Il s'usait physiquement car il ne prenait pas assez de repos, et, à espérer en vain le retour d'Adèle, il s'usait moralement. Mais il l'aimait toujours,

il voulait croire à leurs retrouvailles et à la recrudescence de la flamme qui fut si belle. Les braises étaient encore ardentes dans son cœur blessé et attisaient sa peine.

Au retour des beaux jours, alors qu'Alan était sur le point de partir sur les traces de sa bien-aimée, un messager vint du Sud-Est. Il était porteur de nouvelles des migrants : ces derniers venaient de passer les montagnes, sans trop d'encombres, et des terres fertiles et riches de promesses s'étendaient maintenant devant eux : le pays du soleil et du vin leur tendait les bras. Alan se précipita pour l'interroger sur le sort d'Adèle. Le messager affirma qu'elle allait bien. Elle venait de se marier avec Roudius¹⁸, un jeune guerrier ami de Rubix.

Alan était rassuré de la savoir en bonne santé mais tous ses projets s'envolèrent en fumée. Il replongea de plus bel dans son travail, trimant presque jour et nuit. Flanqué de sa robe immaculée, Sophos lui rendait régulièrement visite sur le chantier. Il avait progressé dans l'art de l'éloquence et parlait maintenant en faisant de grands gestes avec les mains. Des mains propres et lisses qui n'avaient jamais tâté le bois et le fer. Il savait tout de ce qui tourmentait Alan et s'évertuait dans ses propos à insinuer des choses qui lui faisaient du mal, telle une lame froide et aiguisée remuée dans le creux de ses blessures. Sophos n'avait plus besoin du noir sorcier à présent. Mais au diable Sophos, Alan se cramponnait à son travail et il était dans les temps.

Il était dans les temps ! Il dormait de moins en moins et perdait l'appétit. Il ne sentait pas les parfums du printemps, n'entendait plus le chant des oiseaux, il faisait beau mais son ciel était gris. Mais il allait devenir Maître.

Epuisé, il finit par tomber malade. Après être resté cloîtré dans l'obscurité de sa cabane pendant trois jours et trois nuits sans fermer l'œil et sans rien manger, d'effrayantes visions commencèrent à envahir son esprit : il se voyait marcher sur un sol de pierres brûlées et déchiquetées. Soudain, une horde d'arbres morts en colère et armés de haches fondit sur lui. Au loin il y avait une rivière de feu ; il se précipita vers elle comme s'il avait eu Esus à ses trousses. Il la franchit d'un bond et atterrit dans des lieux encore plus désolés : une multitude de charognes puantes gisaient sur le sol. Un immense spectre se dressa alors devant lui. Il portait une robe noire et avait la langue pendante, c'était Sophos. Derrière lui marchait tout le peuple d'Arpin : ils courbaient l'échine et semblaient vénérer celui qui les guidait. Une longue chaîne de métal leur transperçait l'oreille et les reliait à la langue percée de Sophos¹⁹. Ce dernier brandit une massue enflammée vers le visage d'Alan et lui fracassa la mâchoire. C'est alors qu'un terrifiant Pompafrix de fer aux yeux rouges apparut en ricanant. Tous deux l'attachèrent sur un grand roc noirci puis se mirent à découper ses chairs avec une faucille rouillée et à les déguster tout en hurlant et en rotant. Le peuple d'Arpin contemplait cette orgie macabre sous un ciel embrasé et crevé d'étoiles noires.

Alan reprit un instant ses esprits. Sa poitrine était comme écrasée par une montagne de menhirs et il suait comme un linge qu'on essore. Il ne serait jamais Maître ... Pourtant il voulait vivre encore, il voulait vivre. Mais il sentait ses forces l'abandonner progressivement, toute sa volonté n'y faisait rien. C'était la fin, il allait mourir.

Dans les profondeurs obscures de son désespoir, il rassembla le peu de forces qui lui restait et partit consulter Ollamos. Il se jetait peut-être tout droit dans la gueule du loup mais il n'avait plus rien à perdre.

¹⁸ "Le rouge" en parler Gaulois

¹⁹ Inspiré du conte gaulois "Ogmios, l'enchanteur", voir appendices

Après trois années de méditation au sommet du menhir planté en plein cœur de la forêt de Lambrac, Séraphin estima qu'il était tant de reprendre le cours "normal" de son existence de lutin. Il en était arrivé à la conclusion suivante : son tempérament facétieux n'était pas à blâmer car ses farces portaient toujours d'un bon sentiment. Et que pouvait-il y faire si ses amis humains manquaient si singulièrement d'humour ? Heureusement que les lutins étaient là pour mettre un peu de fantaisie dans ce monde qui se prenait par trop au sérieux.

Il dût réviser son jugement trois jours plus tard ... En effet, lors de retrouvailles bien arrosées avec ses proches, son petit frère Raphin lui fit une farce qu'il n'apprécia vraiment pas du tout, et c'est peu dire : ce dernier ajouta en douce dans l'écuelle garnie de son grand frère une poignée de champignons hallucinogènes. Séraphin aurait dû se méfier car pour le "troisième œil" des lutins il émanait de ces champignons une aura bien particulière qui les incitait à la défiance. Mais, ivre et très affamé (il avait jeûné pendant trois ans), il n'y vit que du feu. Il engloutit les champignons et bascula dans un monde étrange. Au début ce n'était pas si désagréable, toutes choses autour de lui se déformaient et se nimbaient de teintes fantasmagoriques. Le fameux menhir à côté duquel ils festoyaient semblait respirer et grandissait à vu d'œil. Puis il prit la forme du Dieu des lutins, un torrent d'émotion submergea Séraphin. Mais après, tout bascula, il sombra dans un gouffre d'angoisse et cru mourir. Ce fut une des expériences les plus terribles de sa vie. Le lendemain, il était frais et dispo mais portait un tout autre regard sur l'existence et sur sa condition de lutin : il fallait réfléchir aux conséquences de ses farces.

Ollamos le druide écouta le jeune homme en détresse d'un air compatissant et lui dit de ne pas s'inquiéter. Il lui donna une décoction de gui sacré²⁰ et de plantes magiques aux vertus somnifères très puissantes et Alan plongea dans un sommeil sans rêves pendant sept jours et sept nuits.

Il se réveilla au foyer familiale, entouré de ses proches. Des vagues d'angoisse continuaient à l'assaillir et une chape de tristesse enveloppait son cœur brisé. Il prit sa lyre et son mal en patience. Une lune plus tard, à son grand étonnement, il était remis. Il reprit le travail et acheva la palissade avant les moissons. A la fête de Lugnasad, Pompafrix le nomma Maître menuisier-charpentier. Alan pourrait dorénavant assister à toutes les cérémonies sacrificielles, ce qui, soit dit en passant, ne l'enchantait pas plus que ça.

Vint alors le temps des moissons. Une horde de guerriers menée par Idorix, le chef de Terridor, ne tarda pas à déferler sur Arpin et ne fit qu'une bouchée de la palissade. Au cours de négociations musclées, Pompafrix dégaina son épée subitement au mépris complet de tout code de l'honneur et manqua de transpercer Idorix. Ce dernier, vif comme l'éclair, répliqua d'un coup d'épée et lui trancha la tête.

« Ainsi va la volonté de Taranis », se dit Ollamos, dépité. Il se ressaisit et, en bon perdant, accéda aux requêtes du chef de Terridor et la guerre fut à nouveau évitée. Idorix repartit chez lui en héros et la tête de Pompafrix était plantée au bout de son épée.

Une partie du peuple arpinois prit la route du Sud-Est avec à sa tête Valorix, le fils du chef défunt. Ollamos et son fils Sophos décidèrent tous deux de rester. Ce fut Ofortin, le neveu de Pompafrix, qui devint chef d'Arpin. Sa première décision fut de faire rénover la palissade en doublant son épaisseur et en ajoutant des renforts en pierre : il fallait tirer les leçons du passé. Après un repos bien mérité, Alan se remit à la tâche tout en se promettant de

²⁰ Pour les gaulois, le gui sacré était considéré comme un remède universel – Voir le conte "Le gui sacré" dans les appendices.

ne pas trop puiser dans ses ressources. Tout allait pour le mieux mais Adèle lui manquait beaucoup.

Bientôt Ofortin se fit plus pressant car il craignait que les travaux ne fussent terminés avant les prochaines moissons. En bon père de famille, il ordonna aux travailleurs de redoubler d'effort : il en allait de la sécurité du peuple arpinois. Exténués, les esclaves tombaient comme des mouches. Ofortin promit à Alan de le nommer Grand Maître si la muraille était terminée à temps. Grand Maître ! Alan deviendrait Alan d'Arpin et accéderait ainsi à l'aristocratie locale, il serait à l'abri du besoin jusqu'à la fin de ses jours. Il redoubla d'effort et acheva le positionnement des pieux supplémentaires juste à temps. Mais les renforts en pierre ne furent pas terminés avant les moissons et personne ne fut nommé. Ofortin félicita tout de même chaleureusement Alan et lui suggéra de poursuivre sa tâche avec autant d'ardeur s'il voulait devenir Grand Maître. Il faut dire que le chef d'Arpin avait le projet de faire bâtir des tours de garde le long de la muraille. Notre jeune homme, qui n'était plus si jeune – il avait passé la trentaine – ne croyait plus aux boniments d'Ofortin et il le haïssait pour avoir fait tomber tant d'esclaves. Il poursuivit tout de même son travail avec acharnement : il n'avait goût à rien d'autre. Les visites de Sophos se faisaient toujours aussi fréquentes mais il avait changé de stratégie : maintenant il flattait Alan et l'encourageait dans son travail. Mais ça sonnait faux, diablement faux. Finalement, ce qui devait arriver arriva : épuisé et amer, Alan tomba de nouveau malade.

Trois lunes plus tard, il n'avait toujours pas récupéré et continuait à broyer du noir. Les plantes lui apportaient un semblant de sommeil mais l'art médicinal d'Ollamos était impuissant à guérir son abattement et son épuisement. Chaque nuit il faisait des cauchemars et ses jours étaient gris et ternes. Toute la futilité de la vie arpinoise l'écœurait. Et cette folie collective pour la sécurité, c'était incontestablement un signe de déliquescence. Par un matin glacé, la veille du solstice d'hiver, il déclara à ses proches qu'il allait mieux et qu'il avait un long voyage à faire. Il fit son paquetage, y fourrant tous ce qu'il put de galettes de blé et de plantes médicinales, prit sa lyre et ses peaux et partit vers Lambrac : la masse lugubre de la forêt lui tendait les bras. La solitude et l'exil : c'est ce dont il avait besoin.

VI

Tout était gris et sombre dans la grande forêt. Tantôt, des cris d'animaux sauvages déchiraient l'air froid. Il avait souvent l'impression d'être épié ... mais ce devait être son angoisse qui lui jouait des tours. Il se sentait tout de même bien davantage à sa place ici qu'au village.

Il longea l'eau glacée du ruisseau, étrangement silencieuse. De sinistres glaçons pendaient sous les branches dénudées des arbres. Tout semblait figé, qu'il était loin le temps béni des libellules ... Au pied d'un bouleau, il tomba sur la dépouille hirsute d'un corbeau. Il n'aurait pu rencontrer plus mauvais présage ... Par instinct, il changea de direction et s'enfonça dans les profondeurs de la forêt. Il ne savait pas où il allait mais ça lui était égal.

Il s'arrêta à la tombée du jour et fit un feu pour réchauffer son corps transi. Il s'enroula dans ses peaux et toute la nuit lutta contre le froid et contre ses angoisses : l'image du corbeau mort le hantait, il n'arrivait pas à s'en débarrasser. Il reprit son chemin vers nul part un peu avant l'aube, dans une brume sombre et épaisse. Il pensait qu'en marchant ses tourments se dissiperaient, mais non point : c'était pire. Se sentant hagard et complètement perdu, dans la forêt et dans sa tête, il s'assit au pied d'un chêne rouvre²¹ et se recroquevilla sur lui-même.

Dans le fond de son désespoir, des paroles de Sylvestre lui revinrent spontanément :
« Soyons à l'écoute des esprits de la forêt, mon ami. »

Il tendit l'oreille et perçut au loin le croassement de corbeaux. Il se releva et marcha. Le jour se levait et la brume s'évaporait lentement. A travers le froid vif, il marcha toute la journée dans la direction des croassements. Il les entendait toujours au loin, comme si les corbeaux se déplaçaient, c'était étrange. Finalement, il parvint jusqu'à un grand roc qui se dressait fièrement et s'élevait bien au-dessus des arbres. D'où il l'observait, le roc avait la forme d'une tête de vipère dressée vers le ciel. En partie recouverte de mousse, sa roche était brune. Alan grimpa sur la face la moins raide et atteint un promontoire à mi-hauteur. Tout autour, la forêt s'étendait à perte de vue. Une nuée de corbeaux prit son envol depuis le sommet escarpé du roc. Il la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle se fonde dans l'horizon blafard. Son regard s'arrêta sur une colline grisâtre qui s'élevait dans le lointain.

Seul, on ne peut plus seul, il dominait la forêt ténébreuse. Le vertige de l'infinie solitude l'écrasait de tout son poids. Il aurait aimé se fondre dans la roche et y reposer en paix et pour l'éternité. Et c'était possible : à une cinquantaine de coudées en deçà du surplomb s'offrait à lui un sol rocailleux qui pouvait concrétiser son vœu. Peut-être les esprits de la forêt l'avaient-ils conduit jusqu'ici pour qu'il fasse le grand saut. Il s'avança et regarda ses pieds : il avait une chaussure trouée et un filet de sang coulait. C'était bien sa veine, une chaussure trouée par ce temps glacé ...

En ce jour de solstice d'hiver, Adèle se tenait sur un rocher devant la mer déchaînée. Le ciel était noir et les embruns fouettaient son visage. Elle pensa à Alan. Il était dans son cœur à la fois un joyau étincelant et une profonde blessure.

Les vagues se brisaient sur les récifs, se répandaient envers et contre tout, submergeaient les récifs et refluaient. Ces vagues c'était son peuple qui s'était abattu sur les terres du Sud au-delà des montagnes. Atroce était la guerre, atroce elle serait toujours, même pour les guerriers les plus pétris de sang celte. Ils pensaient trouver bien vite la prospérité au pays du vin, ils regrettaient maintenant amèrement Lambos. Il aurait été tellement plus facile

²¹ Arbre sacré sur lequel les druides cueillaient le gui – Voir le conte "Le gui sacré" dans les appendices.

de composer une fois l'an avec la tribu de l'Ouest. Mais enfin, qui sait ? De toute façon il était trop tard pour rentrer, il fallait avancer ...

Il fallait avancer ... avancer et se laisser tomber songea-t-elle, la mer lui tendait ses bras d'écume. Elle hésita longtemps ... Mais non, non, il y avait Pierre, elle l'aimait plus que tout son petit frère et elle s'en sentait responsable. Comme convenu, il avait été affranchi depuis qu'elle s'était mariée avec Roudius. Mais il avait encore besoin d'elle, et son mari aussi avait besoin d'elle ; comme tout guerrier, il était pressé d'avoir une descendance. Elle sécha ses larmes et rentra au campement dans la pénombre crépusculaire.

Alan redescendit du roc alors que tombait le crépuscule. A sa base, il découvrit l'entrée obscure d'une grotte. Tête baissée, il s'enfonça à tâtons dans le noir. Le froid vif laissa bientôt place à une relative douceur. Il ressortit pour chercher des brindilles et alluma un feu dans la cavité. La lumière des flammes se mit bientôt à danser sur ses parois rugueuses. A l'entrée, la clarté vespérale déclinait doucement. Dans un halo jaunâtre, Alan se laissa envelopper par la chaleur et mangea une galette de blé. Puis il médita ; il était exténué mais n'avait pas sommeil. Il alluma bientôt une torche et se dirigea vers les profondeurs ténébreuses de la grotte.

Il marchait et s'enfonçait sous terre depuis déjà un bon moment quant il entendit des clapotis. Il ne tarda pas à arriver devant une petite rivière souterraine qu'il enjamba. Il continua sa route vers les abysses. Il descendit encore longtemps. Alors que sa torche était à moitié consumée, ne sachant quelle distance au juste il avait parcouru, il s'arrêta et entendit d'inquiétants sifflements venant des profondeurs. C'était à la fois fascinant et effrayant. Il réfléchit. Soyons prudent, se dit-il. Il fit demi-tour et revint sur ces pas.

De retour près du feu, il prépara une tisane de plantes curatives dans un gobelet d'argent que lui avait offert Adèle. Il but le breuvage verdâtre et amer et s'allongea bientôt. Pour la première fois depuis des lunes, il trouva rapidement le sommeil.

Mais ses rêves l'emportèrent à nouveau dans les abîmes. Il était attaché sur un roc noir et un gigantesque serpent dardait vers lui sa langue fourchue, une langue de flammes noires qui cuisait ses chairs ... et il les sentait se défaire sous le tranchant des lames : Sophos et Ofortin le dégustaient. Alors qu'ils étaient sur le point d'arracher son cœur et de le savourer, une princesse arriva sur une nef de cristal aux ailes dorées. C'était Adèle. Son regard bleuté suffit à l'extirper de leurs griffes. Elle emmena Alan vers de paisibles contrées et le déposa au milieu des prés. Puis elle lui dit adieu et disparue aussi vite qu'elle était venue.

VII

Sept lunes plus tard, Adèle revint sur le même rocher, sous le soleil printanier mais déjà brûlant de la péninsule. La mer était d'huile et le ciel d'azur. Sa peau avait bruni et ses seins avaient gonflé. Elle regardait la ligne d'horizon, là où la voûte céleste plongeait dans les eaux bleues. Elle semblait s'incurver cette ligne, tout comme celle de son ventre qui s'arrondissait toujours un peu plus. Dieu merci, ils avaient maintenant un territoire bien à eux et le front était loin au sud. Rubix avait récompensé le valeureux Roudius en lui octroyant une vaste terre. Ce dernier s'était nommé prince et Adèle était princesse. Elle pensa à Alan. Il habitait en elle, dans son cœur, à jamais.

Quant à Sophos, il poursuivait son apprentissage de druide. C'était un élève très doué, il connaissait déjà par cœur les vingt mille vers de l'enseignement druidique. Il avait donc été très solennellement nommé apprenti druide et il avait déjà le droit de pratiquer de petits sacrifices. En parallèle, il étudiait secrètement la magie noire auprès du noir sorcier maintenant revenu. Mais il s'ennuyait à mourir à Arpin et ses projets étaient autrement plus ambitieux que de devenir druide de ce petit village peuplé de vieillards. L'avenir était aux migrants du Sud et maintenant qu'un large territoire était conquis, c'était le moment ou jamais de partir. Il était d'ailleurs convaincu qu'Alan était là-bas, en train d'essayer de reconquérir sa belle. Il partit dès le retour des beaux jours avec un nouveau groupe de migrants.

Depuis un nombre indéfini de lunes, Alan vivait en ermite, près du grand roc. La saison froide avait été rude mais il s'était adapté à son nouvel environnement. Si sa tristesse s'était peu à peu estompée, il sentait qu'il resterait à jamais marqué dans son esprit et dans sa chair. Il ne pouvait plus se passer des plantes médicinales et pensait qu'il ne ferait pas de très vieux os désormais. Mais tout cela n'avait pas été vain, il le savait. Il avait le sentiment d'avoir renoué avec l'essentiel et d'avoir sauvé son âme. Il avait progressé dans l'art de jouer de la lyre et avait composé de jolies mélodies. Puis il y avait adjoint des paroles en vers qui chantaient l'amour, la tristesse et la beauté du monde. Ces fruits magiques nés de ses souffrances le rendaient simplement heureux.

Adèle enfanta bientôt. Comme le devin ne l'avait pas prévu en lisant dans les étoiles, le fruit de ses entrailles fut des jumeaux, deux garçons. Je ne sais si cela fut écrit dans le grand livre du ciel, mais l'un hériterait de la fougère et de l'esprit conquérant de son père, l'autre du tempérament artistique d'Alan, les deux des vertus de leur mère. L'un serait guerrier et l'autre orfèvre.

Au cœur de l'été, les nouveaux migrants arrivèrent sur les terres ensoleillées du Sud. Rubix, Valorix et Roudius les accueillirent chaleureusement : on avait besoin de bras. Sophos constata avec étonnement l'absence d'Alan. Mais Adèle était bien là, avec deux marmots. Plus que jamais elle était désirable, plus que jamais il la convoitait.

Exalté par le fabuleux concert des oiseaux en délire et des noirs grillons aux sifflets d'argent, Alan était parti inspecter ses pièges. Il revint en sifflotant et tenant par les oreilles la dépouille d'un lapin bien en chair. Au détour d'un sentier qu'il avait tracé dans la végétation, il s'immobilisa car une vipère se prélassait à côté d'une fougère. Lui ne tomberait pas dans ce piège mortel ... Sa robe était gris-cendre et ponctuée de tâches noires, ses yeux étaient rouges et fendus d'un trait noir. Il avança son bâton vers l'animal sacré qui prit aussitôt la fuite en émettant un sinistre sifflement.

En dépouillant sa prise, il se dit que bientôt il pourrait songer à rentrer au village. En avait-il vraiment envie, là était la question. Tout compte fait, oui ! La chaleur humaine lui manquait et il souhaitait partager ses chants avec le petit monde d'Arpin et de ses environs. Il n'était pas grand maître et ne le serait jamais, mais il était tout de même Alan d'Arpin, un Gaulois attaché à sa terre. Ensuite, il irait rendre visite à Sylvestre, il avait depuis trop longtemps reporté ce voyage. En tous cas, il ne quitterait pas son roc et sa confortable grotte sans un pincement au cœur, c'était certain. Il se rappela le sifflement qu'il avait entendu au fin fond de la grotte le jour de son arrivée. C'était exactement le même que celui de la vipère.

Un signe parbleu, c'était un signe ! Sa rencontre avec la vipère était un signe des esprits de la forêt, ils lui disaient qu'il était tant de redescendre. Il frémit rien qu'en y pensant ...

VIII

Alors que Roudius était parti guerroyer au sud et qu'Adèle était seule, avec sa servante et ses deux marmots, Sophos vint à sa rencontre. En quittant la Gaule, elle avait eu au moins la satisfaction d'échapper à cet odieux personnage, mais voilà qu'il ressurgissait du fin fond de son passé ! Irait-il jusqu'au bout du monde pour la harceler ? A son grand étonnement, Sophos lui déclara qu'il regrettait de s'être indignement comporté avec elle juste avant qu'elle ne quitte le Lambos. Il lui demanda pardon et souhaita qu'ils deviennent amis. Le fait est qu'il parlait avec sincérité. Adèle n'avait pas la rancune tenace et lui pardonna.

Mais bien vite Sophos s'enhardit et proposa à Adèle qu'ils fassent une promenade ensemble le long de la côte. Adèle s'excusa car elle devait s'occuper de ses bébés. Sophos insista lourdement, elle pouvait bien laisser un moment ses bébés à la servante lui fit-il remarquer. Fatiguée et irritée, Adèle le congédia sans délicatesse. Blessé, Sophos jeta un regard méprisant sur les bébés mais n'insista pas d'avantage. Ce n'était que partie remise, il finirait bien par arriver à ses fins ...

Alan s'enfonçait dans les profondeurs humides de la grotte. Il tenait une grande torche dans sa main gauche, son bâton dans sa main droite et portait sur son dos une importante réserve de bois. Il enjamba la petite rivière souterraine et, sur le sol pierreux, alluma un feu pour pouvoir se repérer en cas de pépin. Il poursuivit sa plongée vers les abysses et ne tarda pas à entendre le fameux sifflement. Il alluma encore un feu et continua la descente en marchant à pas de loup. Le sifflement se fit de plus en plus sonore. Il frissonna de peur et s'arrêta. Pourtant, il savait qu'il devait faire confiance aux esprits de la forêt. Il se prit par la main et reprit sa progression, tout doucement et aux aguets. Il pénétra bientôt dans une vaste cavité : voilà qu'il était arrivé dans les profondeurs du monde !

Cet endroit était extraordinaire et d'une inimaginable beauté. Des colonnes de pierre étincelantes et blanchâtres se dressaient tel des menhirs pointus et effilés. D'autres étaient suspendues à la voûte telles des glaçons givrés pendant sous les branches des arbres au cœur de l'hiver. Des cristaux scintillants colorés de roses et de verts pâles formaient des fleurs et des bouquets sur le sol et sur les parois pierreuses. Alan resta bouche bée, était-ce donc le berceau des fées ?

Il s'avança lentement vers le centre de la cavité, là d'où provenaient les sifflements maintenant stridents et difficilement supportables. Tout à coup il sursauta : devant lui, une masse grisâtre luisait à la lumière de sa torche, c'était un énorme noeud de vipères. Elles étaient si emmêlées qu'il n'aurait su les dénombrer. Alan médita sans cesse un seul instant de fixer les serpents. Au milieu de cet amas grouillant, une sorte de boule blanchâtre apparut, grosse comme une pomme mais à l'aspect cartilagineux²² ... Et elle était luminescente.

« Ainsi, une lueur brille au fond des ténèbres, se dit Alan, tout comme le corbeau au plumage d'encre est symbole de lumière. Et ceci est l'œuf de serpent, objet magique qui n'existait pour moi que dans les contes de l'ancien. »

Retenant sa respiration, il attendit. L'œuf émergea peu à peu du noeud de vipères. Il eut même l'impression qu'il se soulevait au-dessus de leurs têtes. Et en effet, il commença à flotter dans l'air, comme soutenu par le souffle des serpents. Il montait de plus en plus haut, redescendait parfois, puis s'élevait de nouveau ... Alan se remémora les paroles de l'ancien :

« Selon la légende, l'œuf de serpent confère à celui qui le possède des pouvoirs surnaturels. »

²² Inspiré par le conte "L'œuf de serpent", voir les appendices

Il s'approcha encore et, alors que l'œuf était au plus haut, il frappa du bâton à proximité du nœud. Effrayées, les vipères se démêlèrent en un clin d'œil et fuirent aux quatre coins de la grotte. Alan lâcha son bâton et se précipita pour rattraper l'œuf avant qu'il ne s'écrase au sol. Il s'en fallut d'un cheveu ! Il respira profondément, contempla un instant la boule blanchâtre et lumineuse et songea qu'il était temps de s'en retourner vers le monde d'en haut. Il déposa délicatement l'œuf de serpent dans son sac en peau et revint prudemment vers l'entrée de la cavité tout en tapotant sur le sol à l'aide de son bâton. Il y parvint sans encombres et se retourna pour embrasser une dernière fois du regard la fabuleuse caverne.

IX

De retour à l'air libre, sous un ciel bleu et limpide, il se saisit de l'œuf et l'examina plus attentivement. Sa coquille était percée de part en part et l'intérieur était creux. Il voulut le poser par terre mais en vain, l'œuf restait suspendu dans les airs à une hauteur d'environ un pouce. Ainsi, il ne pouvait se briser sur le sol ... Il tailla le haut de son bâton de manière à pouvoir l'introduire dans l'œuf et ainsi lui servir de support. Ceci étant fait, il se saisit de son sceptre et le tendit vers le soleil. L'œuf brilla alors de mille feux et notre homme en fut presque ébloui.

Simultanément, un éclair blanc déchira le ciel. Pétrifié, Alan cru discerner une sorte de roue de feu au sommet du grand roc ; il resta aveuglé quelques instants. Quand la vision lui revint, il constata que l'œuf de serpent avait disparu ... Il en fut accablé. Mais il sentit bientôt son cœur se réchauffer et un parfum enivrant caresser ses narines.

– Je te salue, Alan fils de Quana et de Calan, dit une voix féminine et chantante qui venait de la forêt.

Alan sursauta et put contempler une femme aux yeux d'ébène assise en amazone sur une jument blanche. Un jeune poulain gambadait autour d'elles. La femme était incroyablement séduisante. Ses cheveux blancs tombaient sur ses épaules dénudées et sa peau était cuivrée. Elle portait une couronne de rameaux de gui et était parée jusqu'à la taille d'une robe noire autour de laquelle s'enroulait une magnifique plante verte. Sa poitrine était parsemée de pétales multicolores, mais le bleu l'emportait. Les pointes humides de ses seins luisaient sous le soleil d'été. A chacune de ses respirations, son buste se soulevait délicatement puis retombait en frémissant. Elle exhalait à la fois la force et la fragilité, elle en était l'essence, l'essence divine. Fatalement hypnotisé, pris de vertiges, Alan s'inclina.

– Je suis Epona²³, la Déesse-mère.

– Je vous aime de tout mon cœur Epona, dit Alan, surpris de s'entendre parler.

– Cela me touche, jeune homme, dit Epona en rougissant. Dis-moi, tu avais l'air d'avoir perdu quelque chose ...

– Pour sûr ! Mon œuf de serpent s'est volatilisé !

– Mon compagnon Taranis²⁴, le dieu du ciel et de l'orage, te l'a repris.

– Mais pourquoi donc, ma Déesse ? N'en étais-je pas digne ?

– Tu en étais digne et tu l'es toujours. Mais l'œuf de serpent revient à Taranis, c'est ainsi. Il n'avait de toute façon aucun pouvoir qui puisse t'être utile. L'essentiel est en toi Alan d'Arpin, pas en un quelconque objet, même magique.

– Je comprends. Je tâcherai de retenir cette leçon.

– Ton âme a grandi, voilà pourquoi Taranis t'a permis de saisir l'œuf de serpent. Mais la route est encore longue jusqu'à Gwenwed²⁵. Alors, prend ton bâton et ta lyre, retourne vers les tiens et abreuve-les de tes chants magiques.

– Avec joie, ma bonne Déesse.

– Et reste près du souffle qui anime la nature, mon bon ami, observe les signes ... Encore une chose : Adèle est en danger.

Alan était en train de chercher ses mots quand soudain la jument se cabra et Epona disparut dans la forêt. Le poulain se cabra et suivit sa mère en galopant comme un beau diable.

²³ Voir le conte gaulois "Le poulain d'Epona" dans les appendices

²⁴ Voir le conte gaulois "La colère de Taranis" dans les appendices

²⁵ Le monde blanc, là où vont les âmes qui ont achevé leur cycle de réincarnations (voir p 41)

Toujours sous le charme, s'enivrant des parfums merveilleux qui flottaient encore dans l'air, Alan ne réalisa pas tout de suite le poids des dernières paroles d'Epona. Dans son départ en trombes, un rameau de gui s'était détaché de sa couronne, il le ramassa. Soudain, un sifflement retentit derrière lui : il ne l'entendit point. Le sifflement se fit plus strident mais il resta sans réaction.

Adèle avait des idées noires et se faisait des cheveux blancs. Roudius ne revenait pas et Sophos traînait toujours dans les parages. Elle craignait pour la vie de son mari mais surtout pour celle de ses enfants : elle était convaincu que Sophos essaierait de leur faire du mal. Son intuition ne la trompait jamais. Alors elle restait près d'eux en permanence et n'osait plus les confier à sa servante. La nuit, elle faisait des cauchemars. Dans l'un d'entre eux, elle les vit se faire empoisonner par un être démoniaque. Ses peurs s'amplifiaient et elle dormait de moins en moins. Voyant à quelle point Adèle était fatiguée, Rose, sa servante, la prit en pitié et se proposa à maintes reprises pour s'occuper un peu de ses enfants. Mais princesse Adèle ne voulait rien entendre ...

Par un matin torride de l'été méridional, rendue à bout de force, Adèle sentit la mort roder autour d'elle. Elle laissa ses enfants seuls et partit l'âme en peine s'isoler dans la pinède, à bonne distance de sa demeure. Mais elle ne mourut point, elle pleura pendant des heures et finit par tomber d'épuisement. Sur ces entrefaites, Rose découvrit les enfants seuls et braillant dans la maison princière. Elle chercha en vain sa maîtresse. Finalement, elle prit un marmot sous chaque bras et les emmena chez elle. Ainsi, elle continua à tresser ses paniers tout en veillant sur les deux petits princes.

Quand Adèle revint à elle, il faisait encore jour mais il était tard. Il y avait plein de fourmis qui vadrouillaient partout sur son corps ... Elle avait l'esprit un peu plus clair qu'au matin et elle était maintenant déterminée à demander de l'aide ... Elle rentra donc chez elle mais trouva sa maison vide. Sophos revenait alors du sanctuaire, la mine réjouie et les mains ensanglantées : il venait de sacrifier un agneau pour porter chance aux guerriers. Il vit soudain Adèle sortir de sa maison et le regarder avec effroi. Les yeux de la princesse se vidèrent. Elle repartit en courant comme une démente dans la nature. Croyant ses enfants morts, elle ne songea plus dès lors qu'à se libérer de ses horribles souffrances et à les rejoindre : elle cueillit une pleine poignée de digitales jaunes, ces splendides fleurs en grappes, et absorba le mortel poison.

Le sifflement se fit toujours plus strident mais Alan ne réagissait pas. Séraphin était désespéré : sa blague avait échoué. Pourtant, il était venu exceptionnellement en plein jour pour augmenter l'effet de surprise. Il se racla la gorge et alla au devant d'Alan. Ce dernier finit quand-même par le remarquer et lui sourit. Un peu vexé, le lutin lui tira la langue : elle était bleue et pointue. A défaut d'une morsure de vipère, cette grimace du lutin eut quand-même pour effet de tirer notre homme de son enchantement.

- Eh bien ! Je suis heureux de te voir Séraphin !
- Moi aussi, cher Alan. Cela faisait si longtemps. Tu as vieilli !
- Hum ! J'ai dû prendre quelques rides. Toi tu n'as pas changé.
- Des rides de sagesse me semble-t-il. Si ! Parbleu ! J'ai vieilli moi aussi, mais on y voit que du bleu.
- Ah Séraphin ! J'aurais été enchanté de partager ta compagnie plus longtemps, nous aurions tellement eu à nous raconter. Seulement, mon amie Adèle est en danger et je dois partir sur-le-champ vers le sud-est, au delà des montagnes.
- Au delà des montagnes ! Oh malheureux ! Cette contrée est une véritable fournaise et les forêts s'y font rares. On dit que les lutins sont rouges là-bas, et fort mal léchés.
- Malgré tout je dois m'y rendre. Dis-moi donc la distance et la direction du village le plus proche d'ici.
- Eh bien c'est le village de Terridor ma foi. Il est à moins d'une journée de marche vers l'est.
- Fort bien ! J'espère y trouver un cavalier qui voudra bien me conduire jusqu'à Adèle.
- Je propose te t'accompagner jusqu'à l'orée de la forêt, car tu serais encore bien capable de te perdre.
- J'accepte volontiers Séraphin ! Et ainsi nous pourrions discuter.

Nos deux compères se mirent donc en route. Ce n'est pas sans un pincement au cœur qu'Alan quitta le grand roc et sa confortable grotte. Tout en marchant d'un bon pas, ils se racontèrent toutes leurs aventures depuis leur dernière rencontre. L'histoire du nœud de vipère mit l'eau à la bouche à Séraphin car les lutins raffolent des serpents et en font bonne chair. Alan s'enquit des nouvelles de Sylvestre : Séraphin l'avait vu il y a peu et le bougre allait aussi bien que faire se peut. Mais d'après son propre aveu, le poids des ans commençaient à lui peser lourdement sur les épaules. Le lutin raconta sa mésaventure avec les champignons hallucinogènes, ce qui fit beaucoup rire Alan. Ce dernier taquina le lutin en lui suggérant d'essayer les glands la prochaine fois. Séraphin comprit la blague et la trouva fort drôle. Car en effet, il est bien connu que les druides consomment régulièrement des glands pour leurs propriétés hallucinogènes et divinatoires.

En fin de journée ils arrivèrent au pied de la colline aux corbeaux. Ils la gravirent et, de son sommet, purent observer l'orée de Lambrac et les toits de chaume du village de Terridor. Le pays environnant était plat et les terres étaient cultivées à perte de vue. Alan scruta l'horizon pour essayer d'apercevoir les montagnes mais elles étaient en vérité beaucoup trop lointaines, il n'avait pas du tout la notion des distances qu'il s'apprêtait à parcourir. Il finit seul le reste du lapin car le lutin n'aimait pas ça, il trouvait cela répugnant, même cru. Un voile de nuages translucides filtrait la lumière du soleil qui sombra bientôt dans l'océan doré des champs de blé. L'hémisphère solaire encore au sec vibronnait derrière le ballet chaotique des turbulences. Alan et Séraphin assistèrent ensemble à ce spectacle jusqu'à l'agonie du dernier point lumineux. La nuit tomba et l'air fraîchit. Alan sortit de sa torpeur contemplative

et se retourna : il était seul. Il alluma un feu au pied de la colline et se prépara à passer une nuit à la belle étoile. Il était un peu inquiet car demain il aurait à affronter de nouveau la civilisation ...

4^{ème} PARTIE : LE PAPILLON DE NUIT

I

Il se réveilla dans une couche trempée de sueur ; sa nuit avait dû être agitée. Mais qui était-il au fait, Alan ou Pascal ? Il observa autour de lui : le radio-réveil clignotait – il avait dû y avoir une coupure d'électricité –, la masse sombre et géométrique de l'écran d'ordinateur trônait sur le bureau en bois de sapin. Ah ! Son fidèle ordinateur ! Pas de doute : il était bien Pascal, émergeant de l'âge du fer et de retour dans l'ère moderne au milieu de son petit appartement de banlieue.

Il reprit peu à peu ses esprits et sentit qu'il était bouleversé. Ce nouvel épisode de la vie d'Alan l'avait profondément remué, comme si d'anciennes blessures avaient refait surface dans son cœur. Mais en même temps, une joie qu'il n'avait ressentie depuis bien longtemps l'enveloppait, c'était la joie d'aimer. Ou plutôt un souvenir de joie, mais une joie quand-même. Et son ancien moi allait se précipiter tête baissée au secours de sa bien-aimée, tel un papillon de nuit vers la flamme qui ne demandait qu'à le consumer. C'était écrit ... Mais finalement, toute la joie du papillon de nuit ne consiste-t-elle pas à brûler ?

Mais ou vais-je chercher tout ça, se dit-il, sarcastique. Ou bien mon cœur est rarement à la hauteur de ce qu'écrit ma plume, ou bien c'est ma plume qui est trop pompeuse et mon cœur plus spontané.

« Qu'en est-il du moi actuel, se demanda-t-il, Pascal est-il encore épris d'Adèle ? Bah ! Je ne sais pas, finit-il par s'avouer. Peut-être que je l'aime inconsciemment depuis ma naissance. Peut-être est-ce pour cela que mes amours en tant que Pascal n'ont jamais été entiers et m'ont toujours déchiré ... Mais où est-elle maintenant ? Est-elle à Gwenwed ou vais-je la croiser demain matin au coin de la rue ? Que de questions sans réponses. Pour peu qu'on soit honnête avec soi-même, se dit-il, vivre c'est être dans l'incertitude. Les moments de plénitude et d'éveil sont si rares ... »

Pascal ne croisa pas Adèle au coin de la rue le lendemain matin. Et puis comment l'aurait-il identifiée ? En reconnaissant son âme à travers son regard ? De toute façon, il était resté chez lui toute la journée, essayant de résoudre un problème sur son ordinateur. Après moult vaines manipulations, il commença à désespérer ... décidément, il n'appréciait pas du tout l'humour du lutin qui nichait dans son ordinateur. Il finit par utiliser les grands moyens en installant une nouvelle version de Windows, piratée évidemment. Il réinstalla tous ses logiciels, et ô miracle, le problème semblait cette fois-ci résolu. Par contre, son PC était devenu beaucoup trop lent pour le nouveau système d'exploitation. Il n'avait pas les moyens de s'acheter un nouveau PC maintenant, pas même un Carrefour, alors, la mort dans l'âme, il se résolut à réinstaller l'ancienne version de Windows.

Il se reposa quelques jours de manière à prendre assez de recul et de détachement par rapport à ses nouveaux souvenirs et à ses soucis d'ordinateur, puis il rédigea la troisième partie du conte en un peu moins d'une lune.

Par un soir d'orage, alors que le tonnerre grondait, il s'apprêtait à rejoindre le papillon de nuit d'Arpin. Pourvu qu'il ne meure pas foudroyé, se dit-il, je préfère me voir me consumer lentement et l'étincelle briller jusqu'à mon dernier soupir. Le conte n'en sera que plus passionnant. O Grand Taranis, daigne écouter mon vœu. Il absorba les deux dernières doses d'anamnésic qui lui restaient.

Alan se réveilla dans des habits et des peaux tout humides. Il se souvint qu'il avait plu un peu durant la nuit. Le ciel était couvert et il faisait étonnement frais pour la saison. Il n'aurait su dire pourquoi, mais il se sentait triste et fébrile. Il tourna la tête et aperçut Séraphin qui l'observait avec circonspection. Ce dernier s'était absenté toute la nuit pour vaquer à ses mystérieuses occupations de lutin. Alan se leva et fit aussitôt un feu. Séraphin lui tendit alors deux écuelles en bois de chêne, l'une contenait du miel et l'autre une tripotée de vers de terre tout roses et tout frétilants.

- Les intestins de la terre. C'est pour le petit déjeuner ! Dit-il.
- Non mais tu n'as rien trouvé de plus appétissant que des vers de terre ?
- Regarde donc les corbeaux picorer, c'est leur plat préféré. C'est une très bonne viande mon cher.
- En effet, c'est de la viande, mais je doute fort que ce soit goûteux.
- Ah ! Vous autres Gaulois et votre obsession du goût ... C'est bon pour ton corps, là est l'essentiel.
- J'avoue que j'aurais préféré des escargots²⁶.
- Des escargots au petit déjeuner ! S'étonna le lutin.
- Va pour les vers de terre. Régalons-nous ...
- Trempe les dans le miel et fais les griller sur des braises, tu m'en diras des nouvelles !

Séraphin tout salivant commença à les manger crus et vivants. Alan rechigna puis finalement se décida, il en trempa quelques-uns dans le miel et les fit griller sur les braises rougeoyantes. Croustillant et sucré, c'était fameux. Bientôt, un grand et majestueux corbeau s'approcha en sautillant. Il avait l'œil vif et le bec proéminent. Il s'immobilisa à quelques coudées de nos deux compères, la lumière des flammes luisait sur son plumage d'ébène. Alan lui lança deux ou trois vers de terre et l'oiseau les ingurgita en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Puis il se redressa et se figea, telle une statue de pierre noire.

« Tu as bien fait, dit Séraphin, notre hôte est le seigneur des corbeaux, il a l'âme d'un vieux sage. »

Notre homme fit un signe amical de la main au corbeau, ce dernier croassa et s'envola vers le sommet de la colline. Soudain, Alan s'aperçut qu'il avait retrouvé sa bonne humeur.

L'homme et le lutin échangèrent encore quelques mots puis ils se séparèrent en se souhaitant bonne chance et à bientôt. Séraphin rappela à Alan de se méfier des lutins rouges. Notre homme se demandait si c'était du lard ou du cochon ou bien s'il essayait de lui faire avaler des couleuvres, mais il feignit une mine sévère et acquiesça. Puis chacun partit dans sa direction, Alan vers Terridor et Séraphin vers le cœur de Lambrac.

Au centre de Terridor, perché sur le perron de sa cabane, le vieux druide Birbos observait l'étranger en haillons se diriger vers le village. Un corbeau tournoyait au-dessus de lui : il faudrait accueillir cet homme avec grande hospitalité. Il s'en chargerait lui-même. Que lui restait-il à manger ? Une tourte au poisson, un ragoût de sanglier, des prunes et des fruits secs. Cela ferait l'affaire. Ah ! Par Teutatès ! Il n'avait point de cervoise ... Cela commença à le travailler quand tout à coup il se souvint du pichet de vin ; des marchands italiotes le lui

²⁶ Les Gaulois raffolaient des escargots.

avaient offert il y a trois ans et lui avaient conseillé de le conserver quelques années avant de le boire. Fort bien, se dit-il, le nectar des dieux égayerait son hôte.

Alan pénétra dans le village et fut surpris par la taille des bâtisses, Terridor était visiblement prospère. Il croisa quelques femmes qui allaient aux champs. Il les salua et son salut lui fut aimablement rendu. Il n'était heureusement pas écrit sur sa figure qu'il était d'Arpin, il se garderait bien de le dire d'ailleurs. Un peu plus loin, il entendit des cris. C'était une commère qui tempêtait contre son époux ivre-mort. Elle le traîna sur le seuil de leur maison et le somma d'aller sur-le-champ besogner aux champs. Le bougre n'avait pas l'alcool mauvais et mordait la poussière d'un air béat. Non loin du centre du village, Alan passa près d'un minuscule sanctuaire. La tête de Pompafrix doit y reposer songea-t-il. Il ne croyait pas si bien songer ... Recouverte d'or fin, elle y reposerait en paix jusqu'à ce que le ciel ne lui tombe dessus.

Un vieil homme l'attendait près d'un vieux chêne : ces deux créatures à la peau grise et fripée semblaient ne faire qu'une. Le vieil homme avança vers lui ; le vieux chêne allait-il lui emboîter le pas ? Il n'était pas vêtu de blanc mais ce ne pouvait être qu'un druide, c'était écrit sur son visage. Parvenu à hauteur d'Alan, il le salua et parla :

- Je me nomme Birbos, druide de Terridor. A qui ai-je l'honneur ?
- Je suis Alan, maître menuisier-charpentier. Je viens de la bordure nord de Lambrac et suis ami de Sylvestre le druide.
- Est-ce possible ! Vous êtes l'ami de ce vieux fou ! Je lui dois beaucoup, savez-vous, cet homme m'a appris à interpréter les augures.
- Il m'a beaucoup appris à moi aussi. Je lui dois énormément.
- Ami, que nous vaut le plaisir de votre visite ?
- Je cherche un cavalier qui pourrait me conduire sans délai au Sud-Est au-delà des montagnes.
- Vraiment ? Mais qu'allez-vous faire aussi loin et aussi promptement ?
- La Déesse Epona m'est apparu et m'a chargé d'une urgente mission. Je ne puis en dire davantage.
- Soit ! Si tel est le vœu d'Epona ! Je vais solliciter sur-le-champ les guerriers de Terridor. Je vous prie de bien vouloir m'attendre et vous suggère d'aller vous rafraîchir au puits, mon jeune ami.

Alors qu'Alan était assis au pied du vieux chêne et méditait depuis un moment, Birbos revint avec à ses côtés un fier cavalier tout en armes. Le lendemain dès l'aube, ils commencèrent une folle chevauchée vers le Sud-Est.

III

Au soir, Rose commença à s'alarmer de l'absence de sa maîtresse. Toute la nuit les deux bébés pleurèrent. Rose pleura aussi beaucoup. Le lendemain dès l'aube, tous les gens de Roudius, hommes, femmes et enfants, se mirent en quête de la jeune princesse. Ils eurent tôt fait de retrouver son corps : il gisait dans la verdure au milieu des fleurs et sa peau livide était couverte de rosée. On la crût d'abord morte, mais on crut mal car elle respirait encore. On la ramena à sa demeure et on la déposa sur sa couche. On comprit bientôt qu'elle était prisonnière d'un profond sommeil, un sommeil duquel on ne revient que rarement. L'espoir était pourtant dans tous les cœurs ... Le druide de Roudius étant au front, on en fit venir un autre d'un village voisin. Ce dernier, nommé Scitos, administra à la princesse diverses potions, mais cela fut sans effet aucun. Selon l'idée de Rose, on portait régulièrement les bébés auprès de leur mère. Les jours passèrent et l'espoir dépérit. Le corps d'Adèle s'émaciait et sa respiration ralentissait. On envoya alors un messenger au front sud pour quérir Roudius.

Alan et le fier cavalier franchirent les montagnes en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Une demi-lune après leur départ, ils arrivèrent sur la péninsule baignée d'un soleil de plomb. Ils longèrent la côte et découvrirent le merveilleux tapis bleuté qui s'étendait jusqu'à l'horizon. Ils ne pouvaient le savoir, mais quelques siècles plus tard, la légende dirait que ce furent les proches de la princesse Adèle, qui, la pleurant, remplirent de leurs larmes le bassin méditerranéen. Ils trouvèrent sans mal le domaine de Roudius au terme de leur voyage. Le fier cavalier déposa Alan et s'apprêta à repartir aussi vite qu'il était venu sans demander la moindre récompense. Alan lui offrit son gobelet d'argent.

Rose reconnut tout de suite le menuisier d'Arpin et le conduisit sans tarder au chevet d'Adèle. La servante émotive pleura encore abondamment puis elle les laissa seuls. Alan prit la main d'Adèle et resta silencieux et triste. Puis, spontanément, il prit sa lyre et commença à jouer tout en récitant un chant d'amour qu'il avait écrit en pensant à elle. Il ne savait pas où était l'âme de sa bien-aimée mais il était certain qu'elle entendait son chant.

La vie semblait s'échapper toujours un peu plus du corps blafard de la princesse. Sept jours après son arrivée, Alan perdit espoir et fondit en larmes. A travers l'eau de ses yeux inondés, il crut soudain percevoir une larme minuscule perler sur la peau d'Adèle. Il sécha ses propres yeux mais ne vit plus la moindre larme. N'avait-il été que le témoin d'un mirage ? Il espéra un moment, mais en vain. La belle Adèle resta prisonnière de son profond sommeil.

Le messenger revint ... seul car il était du devoir de Roudius de rester avec ses hommes. La bataille faisait rage au front sud. Alan se sentait terriblement impuissant et en souffrait vivement. Il essayait pourtant de reconforter Rose qui gémissait à longueur de journée. Dans un moment de profond désespoir surgit soudain dans son esprit l'image du rameau de gui d'Epona, le rameau qu'il conservait dans son paquetage. Il le prit dans ses mains : les boules autrefois luisantes et blanches comme la lune étaient maintenant séchées et teintées de tons dorés comme le soleil. Il vint quérir le druide Scitos, lui tendit le rameau d'or et le pria de préparer la potion de gui sacré. Ce dernier accepta sans se faire prier. Quand la savante préparation fut terminée, il l'apporta à Alan dans un gobelet en bois de chêne. Notre homme le remercia et accourut auprès d'Adèle et déversa le contenu du gobelet dans la bouche de sa bien-aimée. Il attendit longuement, passa des heures à guetter le moindre frémissement de son pâle épiderme. Rien ne se passa ...

Le lendemain matin, Rose alla faire sa visite matinale auprès d'Adèle. A son chevet, elle déposa les bébés dans leur berceau en osier et s'assit et commença à pleurer comme de coutume. Quelques instants plus tard, elle sortit en trombe hors de la maison et, de sa voix aiguë, s'égosilla si fort qu'on l'entendit au moins jusqu'à Arpin :

« Adèle s'est réveillée, dit-elle, princesse Adèle s'est réveillée ! »

La clameur se propagea comme l'éclair dans tous les foyers du domaine. Ainsi donc, la volonté d'Epona, l'amour d'Alan, l'empathie de Rose et de bien d'autres, la science de Scitos, tous ces ingrédients avaient aidé la princesse à sortir de sa prison du côté des vivants.

Soudain, on entendit le son d'une corne retentir dans le lointain : les guerriers revenaient du front sud. Et au moins un millier de têtes étaient embrochées sur l'épée du grand Roudius et Rubix et Valorix chevauchaient à ses côtés. Cette guerre avait fait beaucoup d'orphelins mais le sang celte était encore une fois victorieux, c'est ce que l'Histoire en retiendrait ...

Alan fit en hâte son paquetage et vint parler à Rose :

– Rose, il est temps pour moi de partir. Toutefois, je vais rester caché quelques temps dans la pinède. Pourrez-vous venir me renseigner régulièrement sur l'état de santé d'Adèle ?

– Pour sûr, maître Alan. Mais ... vous pourriez vous installer au village !

– Non, chère Rose. Je serais de trop, c'est ainsi. Surtout, ne parlez ni à Adèle ni à Roudius de ma présence.

– Je ferai selon votre volonté, vous pouvez avoir confiance en moi.

Alan partit donc se cacher dans la pinède et Rose vint régulièrement le renseigner. Ainsi, il sut ce qui avait conduit Adèle à absorber le mortel poison. La princesse disait à présent ne plus craindre Sophos. Une lune plus tard, elle semblait complètement remise, et, aux yeux de Rose, elle était maintenant une maman heureuse. Alan en fut fort réjoui. La servante lui apprit aussi que Sophos avait quitté le domaine de Roudius pour rejoindre les terres du Sud récemment conquises et pleines de promesses et de richesses et où l'on avait besoin de druides et de jeunes apprentis. Sur ce, Alan ne s'attarda pas : il n'avait pas vu le moindre lutin rouge mais il était temps de rentrer à Arpin.

Il prit la route des montagnes et entama une longue marche. Sur son chemin, il croisa un pauvre marchand italien qui lui offrit généreusement une coquille d'oursin. Il n'avait jamais rien vu de tel, ou plutôt si, le présent ressemblait à l'œuf de serpent, mais en plus petit. Il le fixa au bout de son bâton et poursuivit sa marche.

Quelques temps plus tard, Adèle devait confier à Rose qu'elle se rappelait avoir senti la présence d'Alan lorsqu'elle était prisonnière de son sommeil. Rose acquiesça et, en bonne servante, ne sut tenir sa langue : elle lui révéla qu'il était resté un temps caché dans la pinède après son réveil.

IV

Il fallut à Alan presque toute la moitié sombre de l'année pour rentrer sur Arpin. Le long de son chemin, il traversa nombre de villages et de fermes où il trouva refuge et hospitalité. Nombre de fois il prit sa lyre au coin du feu et joua et chanta pour ses hôtes. Les gens de Gaule étaient surpris d'entendre des poèmes qui glorifiaient davantage l'amour et la nature plutôt que les exploits guerriers tant vantés par les bardes celtes, mais ses chants étaient souvent appréciés, parfois même encensés. Il parvint enfin en vue d'Arpin ; il avait l'impression d'avoir quitté ce village depuis des temps immémoriaux, un peu comme si ce fut dans une vie antérieure qu'il y eut vécu. Quand il arriva chez lui au foyer familial, on fit un grand festin pour fêter son retour que rien ne laissait présager. Les dernières moissons avaient été bonnes et le petit monde d'Arpin avait retrouvé sa bonne humeur.

Mais notre homme reprit bien vite le chemin de Lambrac : il alla enfin retrouver Sylvestre. Leurs retrouvailles furent heureuses et Alan conta au vieux mage tout ce qu'il lui était arrivé depuis leur dernière rencontre.

« Je n'ai plus grand chose à t'apprendre, conclut le vieil homme, si ce n'est les vingt mille vers de l'enseignement druidique. »

Alan accepta de recevoir cet enseignement oral mais il s'avéra qu'il avait mauvaise mémoire et il renonça à tout apprendre, comme quoi on ne peut avoir tous les dons.

« Je suis persuadé que vous avez toutes les qualités requises pour devenir un bon druide » lui avait dit Sylvestre ... comme quoi, même les grands sages peuvent se tromper.

Sylvestre disparut quelques années plus tard. Juste avant de rejoindre l'autre monde, il remit à Alan ses mémoires, écrites en grec, et pria Alan de veiller sur Lambrac. Ce dernier accepta et Sylvestre mourut en paix. Notre homme se chargea donc de cette tâche tout en faisant régulièrement la tournée des villages proches de la forêt pour y chanter ses poèmes. Et d'aucuns l'appelaient le barde de Lambrac. A l'occasion, il acceptait d'exercer son métier de menuisier, notamment pour la réalisation d'objets d'art.

Bien des générations plus tard, la légende dirait qu'il fut un temps où l'on pouvait entendre le barde de Lambrac jouer et chanter dans une grande clairière au cœur de la forêt et que les oiseaux l'accompagnaient et que sa lyre était d'or et qu'il avait le don de transformer le bois en or. La légende dirait aussi que le barde possédait l'œuf de serpent et que c'était une arme redoutable qui faisait fuir tous les ennemis de la grande forêt.

Adèle éleva ses deux fils et leur transmit tout son amour. De plus, comme elle avait grande influence sur Roudius, elle veilla toute sa vie durant à ce que les gens de son domaine, Gaulois comme Italiotes, soient bien traités. Quelques générations plus tard, on dirait qu'Adèle fut la plus belle et la plus généreuse des princesses que la Gaule ait jamais engendré. On dirait aussi que cette princesse, au brassard d'or et aux yeux bleus comme la mer, fut d'abord esclave et que ce fut par la grâce d'Epona qu'elle devint princesse.

Alan et Adèle jamais ne se revirent. Chacun accomplit ce qu'il pensait être sa mission et chacun resta dans le cœur de l'autre comme une étoile qui jamais ne finit de briller mais aussi comme une flamme qui consume.

Quand à notre thésard-esclave du XXIII^e siècle, il soutint brillamment sa thèse en démontrant, expériences à l'appui, que les sous-vêtements du jeune Gaulois devaient être imprégnés de poudre d'indigo et qu'ainsi se dégagait une fumée bleutée lorsqu'ils furent exposés au rayonnement laser intense. Toutefois, un des membres du jury fit justement remarquer que la plante d'indigo est d'origine asiatique et qu'il poussa certainement autant

de plants d'indigo dans la Gaule de la Tène ancienne (300 à 500 avant notre ère) que de véritables villages²⁷. De plus, la disparition complète du corps restait inexplicquée ...

S'il avait pu assister à ce fabuleux moment de science, Sylvestre aurait certainement bien rigolé dans sa barbe ! Et il n'aurait certainement pas manqué de disparaître au vu et au su de tous ces hommes de sciences ... dans son fameux nuage de fumée bleue.

²⁷ Il semblerait que les premiers villages Gaulois datent du II^e siècle avant J.-C. Auparavant, l'habitat aurait été essentiellement rural et dispersé.

Que dans les décennies et les siècles à venir le monde se réenchante, qu'il se libère du scientisme sans pour autant renier la science, et réalise qu'il reste dans les domaines de la pensée et de l'esprit tant de terres inexplorées et mystérieuses. Que l'homme ne craigne de sortir des sentiers battus et de laisser parler son imagination, qu'il s'affranchisse de tout dogme et parte à l'aventure. Qu'il se rapproche de la nature et qu'il voit qu'elle a encore tout à lui apprendre. Qu'il transcende ainsi son médiocre quotidien et fasse ses premiers pas vers un nouvel âge d'or.

Prière d'un scientifique repent

Pascal ne vit pas la mort de son ancien moi. Mais il s'était à l'évidence remémoré l'essentiel de son ancienne vie et il avait à présent la matière pour terminer son conte. Il cessa donc ses expériences et ne toucha plus à l'anamnésic.

Par un soir brûlant de juillet, juste après avoir mis un point final à son conte, une odeur de brûlé se répandit dans son appartement. Il crut d'abord que son pc était en train de rendre "l'âme", il se hâta donc de sauvegarder tous ses écrits. Après de plus profondes investigations, il en trouva l'origine exacte : ce n'était pas son pc mais un papillon de nuit tout blanc qui se consumait lentement de l'intérieur près du tube incandescent de la lampe halogène²⁸.

Quelques temps plus tard, il rencontra une jeune femme nommée Natacha, et, telle une tuile tombant sur sa tête, il en tomba éperdument amoureux. Il avait l'impression de l'avoir toujours connu et il lisait la même passion dans ses yeux que celle qu'il avait lu dans les yeux d'Adèle en tant qu'Alan. Était-ce Adèle ? Il aurait pu lui demander de prendre l'anamnésic pour en avoir le cœur net mais il ne le fit point. Il l'aimait d'un amour entier et seul cela importait vraiment.

L'auteur a décidé de respecter l'état d'esprit de son personnage et donc de garder le secret. Toutefois, il se doit de vous révéler que l'âme du noir sorcier s'est également réincarnée dans le monde moderne. Il y devint un personnage important et respecté et ne tarderait pas à croiser le chemin de Pascal et Natacha ...

Pour finir le conte sur une note d'espoir, l'auteur désire offrir ce poème au lecteur :

²⁸ Narration d'un fait réellement arrivé à l'auteur, exactement dans les mêmes circonstances

Hymne à la vie

Viens fleurir avec moi les sentiers de la vie,
Les sentiers en friche que notre monde ignore,
Ceux qui furent jadis pavés d'argent et d'or,
Puis pillés, ravagés, et tombés dans l'oubli,

Nous ouvrirons la voie dans ces contrées sauvages,
Y bâtirons des temples aux mille colonnes-arbres,
Aux toitures-feuillages et aux statues de marbre
Où la nature est reine et l'homme à son image,

Et en dépit des chaînes qui ravagent nos cœurs,
Au-delà de la haine qui s'imprime au fer rouge,
Des terres enténébrées et des mers aux flots rouges,
Nous ouvrirons la voie et chanterons en chœur :

Allez fleurir partout les sentiers de vos vies,
Les sentiers si riches de leurs vivants, leurs morts,
Ceux qui furent jadis pavés d'argent et d'or
Et qui seront bientôt le terreau de l'envie ...

L'envie de vivre !

© Nicolas Reuge - Texte déposé, tous droits réservés.
IDDN.FR.010.0105867.000.R.P.2006.035.41100

reuge@free.fr

<http://www.jolis-mots.com>

APPENDICES

Note : Les contes gaulois les plus connus peuvent être consultés sur la toile à <http://sarzeau2003.free.fr/contes.html> et <http://www.sitec.fr/users/mcos/gaulois.html>. Tels qu'ils sont écrits, la plupart d'entre eux sont issus du livre "Légendes et récits de la Gaule et des Gaulois" de Maguelonne Toussaint-Samat (dernière édition chez Pocket en 2000, épuisée). Des éléments ou extraits de certains d'entre eux ont naturellement participé à mon inspiration pour écrire "Gauloise Fantasy" ; ils sont reproduits dans ces appendices.

LE JONGLEUR DE MOTS (conte gaulois)

Un feu brillant éclaire la place du village.

Malgré l'heure tardive, la plupart des habitants sont là, assis à même le sol, presque immobiles, écoutant religieusement Dordovir. Appuyé au tronc d'un arbre, le barde parle lentement, d'une voix caverneuse qui semble venir du fond des âges :

« C'était voilà bien des lunes » Dordovir marque un temps d'arrêt ; il contemple le ciel étoilé, puis il reprend son récit.

« En ces temps lointains, Ambigat régnait sur la tribu des Bituriges. Ces fiers guerriers qui se prétendaient les "roi du monde" vivaient au milieu de la Gaule, au nord du pays des Arvernes. Après l'hiver, Ambigat rassembla les hommes de son peuple.

« Braves guerriers, leur dit-il, nos champs chaque année nous donnent de grasses moissons ; sous la terre se trouve du fer en abondance. Notre pays est béni des dieux. Mais ces richesses ne sont pas inépuisables. Un jour viendra où nous nous trouverons en trop grand nombre. N'attendons pas ce moment-là ! Derrière l'horizon, s'étend le monde infini. Avez-vous goûté ces figues savoureuses, ces raisins succulents, ce nectar divin que nous apportèrent l'été dernier ces marchands venus d'au-delà des montagnes qui se dressent du côté où le soleil se lève ? N'avez-vous pas envie de connaître les heureuses contrées où l'on récolte de si délicieux produits ? Les Celtes n'ont pas de racines aux pieds. Depuis la nuit des temps, ils marchent et si, parfois, ils font halte, leur voyage n'est pas pour autant terminé. »

À peine le chef avait-il terminé son discours que ses neveux bien-aimés, Bellovèse et Sigovèse, s'avancent : « Tu as parlé en sage, Ambigat. Dès demain, nous partirons. Que ceux qui désirent nous suivre se préparent. Les dieux sauront nous montrer la route ! »

La nuit suivante, personne ne dort. Aux premières lueurs de l'aube deux groupes de Gaulois quittaient le pays des Bituriges.

Bellovèse conduisit ses hommes vers l'Italie du Nord, cette région que les Romains appellent depuis la Gaule cisalpine. Sigovèse, quant à lui, partit vers l'Europe centrale. »

Dordovir s'est arrêté de parler. On n'entend plus que le crépitement du feu qui va bientôt s'éteindre. Au loin, une chouette hulule. Sans ajouter un mot, le barde se retire. Les gens qui l'écoutaient se lèvent à leur tour et regagnent leur demeure.

Ainsi, chaque soir, à la belle saison, Dordovir raconte-t-il un épisode de la longue épopée des Celtes. Il parle de leurs incessants déplacements, de leurs guerres interminables. Il relate aussi les merveilleuses aventures de tous ces héros qui, par leurs exploits, se hissèrent au niveau des dieux !

LYON, LA COLLINE AUX CORBEAUX (conte gaulois)

Momoros et Atepomaros, deux princes gaulois, chevauchent en tête d'un curieux cortège. Une foule innombrable et bruyante, composée surtout de jeunes gens, les suit. Des chariots, tirés par des boeufs, portent les vivres et les bagages. Ils se sont mis en route à l'équinoxe de printemps et, depuis, ils n'ont cessé de cheminer, guidés par les druides et les devins.

La troupe arrive en vue du confluent de la Saône et du Rhône. L'endroit paraît accueillant, les vallées larges et fertiles. Momoros et Atepomaros décident de faire une halte pour mieux examiner les lieux. Cela permettra en outre de prendre un peu de repos, car la fatigue se lit sur tous les visages.

Un campement est vite installé et, après un frugal repas, les Gaulois sombrent dans un profond sommeil.

Seuls les druides et les devins veillent et consultent les dieux ... Au matin, ils vont communiquer aux chefs de l'expédition leurs conclusions : la colline qui, à l'ouest, surplombe le confluent, leur semble l'endroit idéal pour l'implantation d'une ville. Le site, facile à défendre, permet de surveiller les vallées sans trop avoir à souffrir de l'humidité émanant des cours d'eau ...

Comme le veut la coutume, Momoros a saisi les bras d'un araire. Il s'apprête à délimiter le territoire sacré de la future cité.

Quand il sera fatigué, Atepomaros le relaiera. Le bois renforcé de fer mord le sol. La terre se déchire. Le moment est solennel. Les druides guettent les moindres signes divins... Alors, surgissant de derrière la colline, apparaît un vol compact de corbeaux. On en compte des milliers qui tournoient en croassant au-dessus des Gaulois ...

Les deux princes n'arrêtent pas le travail pour autant.

Le noir essaim vole de plus en plus bas et, soudain, obéissant à un ordre mystérieux, il se pose dans l'enceinte à peine terminée. Voyant là une manifestation surnaturelle, Momoros et Atepomaros décident de nommer leur ville Lugdunum, "la colline aux corbeaux".

C'est aujourd'hui la ville de Lyon.

OGMIOS, L'ENCHANTEUR (conte gaulois)

A son visage ridé, à son dos voûté, à son front dégarni, à ses rares cheveux blancs flottant sur ses épaules, on voit que l'homme qui s'avance arrive au terme de sa vie. Vêtu d'une peau de lion, le carquois à l'épaule, il porte une massue dans la main droite et un arc dans la main gauche. Derrière lui, marche une bande de jeunes gens. Ceux-ci sont bizarrement attachés par les oreilles à une fine chaîne d'or qui les relie à la langue percée du vieillard. Aucun d'eux ne cherche à s'enfuir mais tous, au contraire, paraissent ravis et semblent vénérer celui qui les guide. Ce curieux personnage s'appelle Ogmios.

C'est le dieu de l'éloquence, "l'enchanteur", le maître des mots, celui qui séduit et subjugué par la puissance persuasive de sa voix. Les flèches de son carquois symbolisent les traits d'esprits, les réparties rapides, les réponses percutantes qui désarment l'adversaire et le laissent pantois. Le grand âge du dieu, indice de sagesse, rappelle que l'art du discours ne s'acquiert que très lentement, après de longues années d'expérience. Alors celui qui le possède détient un pouvoir redoutable. Ne dit-on pas que les druides, au cours d'une bataille, peuvent s'imposer entre les combattants et imposer, par la seule force des mots, l'arrêt des hostilités !

LE GUI SACRÉ (conte gaulois)

C'est aujourd'hui le sixième jour après la nouvelle lune, l'époque où elle dessine dans le ciel une belle faucille dorée, un croissant élégamment effilé. Depuis la veille, une légère couche de neige saupoudre le sol et, du ciel uniformément gris, tombent toujours quelques flocons. Pour se protéger du froid, les hommes ont soigneusement serré leurs braies aux chevilles et ils enfouissent la tête dans le capuchon de leur manteau.

Les femmes se recroquevillent dans une épaisse cape en laine aux vives couleurs ...

Malgré le mauvais temps, les Arvernes de la région sont venus au rendez-vous fixé par le druide Teutomatos. Depuis les nobles, entourés de leurs clients, jusqu'aux plus humbles paysans avec leur épouse, tous ont répondu avec empressement à son appel.

La procession s'ébranle et sort du village. En tête, on reconnaît facilement le druide à son vêtement blanc. Lui seul sait la route à prendre, celle qui rapproche des dieux, et chacun le suit avec confiance sans poser de questions. De temps à autre, il récite quelques litanies mais ses paroles s'évanouissent aussitôt dans l'air glacé, et un silence ouaté retombe sur la campagne engourdie... Juste derrière lui, deux jeunes boeufs blancs, à qui on vient de mettre le joug pour la première fois, marchent d'un pas lourd, l'air résigné.

Depuis un moment, le chemin devient plus raide ; il s'élève vers le sommet d'un plateau recouvert d'une épaisse forêt ... Parvenu à l'orée du bois, Teutomatos s'arrête un instant pour que le cortège se regroupe, puis il s'enfonce dans ce monde sans horizon, fermé de tous côtés par les troncs innombrables des arbres. Soudain, la brise se lève et les branches s'entrechoquent. On dirait que la forêt s'est mise à parler, à répondre aux paroles du druide. Il ne fait d'ailleurs aucun doute pour tous ceux qui le suivent que Teutomatos connaît le langage des arbres !

Au fur et à mesure que les Gaulois avancent sous le bois, le chemin s'efface ; la dernière trace qui les reliait à leur univers familier, celui des champs et des villages, disparaît ... Alors qu'ils débouchent dans une clairière, l'homme en blanc fait un geste ; aussitôt tout le monde s'immobilise.

« Dervo ! » s'écrie-t-il en pointant le doigt vers un vieux chêne rouvre aux branches tourmentées.

« Dervo ! » répète religieusement la foule.

Là-haut, près de la cime, une grosse touille de gui dessine une boule verte. Une fois encore, le druide a conduit son peuple vers l'arbre sacré, celui que les dieux ont choisi pour porter la plante vénérée, cette curieuse plante aux petites baies blanchâtres qui ne pousse pas sur le sol et qui fleurit lorsque tout le reste de la végétation sommeille. Pour les Gaulois, le gui, qui ne puise pas sa vie dans la terre, appartient en effet à un "autre" univers, celui des dieux et des défunts. Posé sur la branche inerte qui le porte, il vient leur rappeler que la mort peut engendrer la vie, espoir ouvert sur un "Au-delà" dont les druides ne cessent de rappeler l'existence.

La foule a formé un cercle autour de l'arbre. Teutomatos, après quelques efforts, réussit à se hisser jusqu'à la première branche. De là, il gagne facilement le sommet du chêne. Il saisit alors une serpe à la fine lame d'or, métal pur par excellence et dont l'éclat imite celui du soleil. Il chante de sa voix grave quelques prières et coupe le gui qu'il recueille soigneusement dans une étoffe immaculée. Pendant ce temps, les sacrificateurs ont immolé les deux bœufs ...

Les flocons tombent de plus en plus serrés ; la nuit envahit les sous-bois. La cérémonie s'achève. On revient vers le village avec une certaine hâte, heureux de rapporter le gui sacré.

L'ŒUF DE SERPENT (conte gaulois)

Ésugénos, tout de blanc vêtu, a fait une offrande aux dieux avant de quitter le territoire des Arvernes. Il part pour un mystérieux voyage dont il n'a voulu révéler à personne la destination. Dans son entourage, on ne manque pas de se poser des questions. Se rend-il, comme chaque année, à l'assemblée qui réunit dans la forêt des Carnutes tous les druides de Gaule ? Ce n'est pourtant pas la saison habituelle.

Et puis, pourquoi le tairait-il ? Va-t-il plus loin encore, jusqu'en Bretagne où se situe le principal sanctuaire du monde celtique et où il a déjà fait, par le passé, plusieurs retraites ? On attend son retour avec impatience pour en savoir plus.

Pendant ce temps, Ésugénos poursuit son chemin. Il ne chevauche que la nuit afin de lire sa route dans le grand livre du Ciel. Il a d'abord pris la direction du nord, se guidant sur cette étoile autour de laquelle, là-haut, semblent tourner toutes les autres ... Dans le pays des Bituriges, il a croisé des troupes en armes, car les habitants de la région sont en guerre contre leurs voisins éduens. Le druide n'a nullement été inquiété. Sa fonction lui confère un tel prestige qu'il est partout protégé. Nuit après nuit, Ésugénos continue son périple. Il a déjà parcouru de nombreuses lieues, traversé le territoire de maintes tribus, rencontré de multiples peuples ... mais depuis un moment, il avance dans une région déserte. Il s'arrête enfin à l'orée d'une forêt. Là, il installe un abri provisoire pour attendre la nouvelle lune ...

Le moment venu, Ésugénos s'enfonce à cheval dans le bois. Il progresse avec peine, gêné par les branches entrelacées et la végétation touffue qui pousse sur le sol.

La chaleur de cette journée d'été semble avoir engourdi toute vie. Aucun chant d'oiseau, aucun bourdonnement d'insecte, pas le moindre souffle d'air pour agiter les feuilles. Les animaux se taisent, la nature entière paraît plongée dans un profond sommeil. Le druide met pied à terre. Il tend l'oreille. Il a cru déceler un bruit insolite, une sorte de sifflement lointain qu'il ne perçoit encore que très faiblement. Il sait qu'il arrive au terme de son voyage, peut-être même au terme de sa vie. Il a pris à la main un sayon blanc.

Il marche prudemment mais résolument, guidé par le bruit. Son cheval le suit docilement ... Tout à coup, Ésugénos sursaute : devant lui, une masse grisâtre luit au soleil : un énorme noeud de vipères, des serpents de la taille d'un bras d'homme, si emmêlés qu'on ne saurait les dénombrer. De cet amas grouillant part un sifflement strident, difficilement supportable. Le druide prie à voix basse sans cesser un seul instant de fixer les vipères... Au milieu de cet enchevêtrement redoutable, une sorte de boule blanchâtre apparaît, grosse comme une pomme mais à l'aspect cartilagineux. C'est « l'œuf de serpent », le talisman magique que vient chercher Ésugénos. Avec d'innombrables précautions, le druide s'approche encore.

Retenant sa respiration, il attend. L'œuf émerge peu à peu du noeud de vipères. On a même l'impression qu'il se soulève au-dessus de leurs têtes. En effet, il commence à flotter dans l'air, comme soutenu par le souffle des serpents. Il monte de plus en plus haut, redescend parfois, s'élève de nouveau ...

Esugénos est prêt ; il tend devant lui le sayon qui lui servira à recueillir l'œuf convoité. Le sifflement s'intensifie ; l'œuf est projeté jusqu'à la cime d'un jeune hêtre.

C'est le moment : le druide se précipite, le récupère.

Avec une agilité surprenante pour un homme de son âge, il saute sur son cheval et s'enfuit.

En un instant, les vipères, qui paraissaient tellement mêlées les unes aux autres, se séparent et se lancent à la poursuite du voleur. Le cheval a du mal à se frayer un passage. Une chute aurait des conséquences fatales. Ésugénos entend derrière lui le sinistre sifflement qui

se rapproche. Sans se retourner, le druide guide et encourage sa monture. Comment échapper aux vipères furieuses ? Le bois est trop touffu, la course trop inégale.

Seul un miracle pourrait encore le sauver.

« Teutatès ! » Le druide appelle désespérément le dieu à son secours. Les serpents vont le rejoindre. Une éclaircie parmi la futaie lui permet de reprendre un peu d'avance. Le sous-bois devient plus vert, plus frais. Un cri de joie s'échappe de la gorge du cavalier. Il a aperçu un ruisseau. Le cheval le franchit d'un bond. Sur l'autre rive se trouve le salut. En effet, les serpents s'arrêtent devant ce cours d'eau qui marque la limite de leur domaine, une frontière qu'ils ne doivent pas franchir.

Ésugénos caresse l'encolure de son brave cheval. Il descend pour laver ses pattes meurtries par les ronces et les branches. Puis il ouvre le sayon blanc qu'il a tenu serré contre lui durant sa fuite. Il peut enfin contempler son précieux trésor : l'œuf de serpent ! Il le prend délicatement, le pose sur l'eau du ruisseau. L'œuf flotte à contre-courant : c'est bien l'œuf magique qui confère à celui qui le possède des pouvoirs surnaturels !

LE POULAIN D'ÉPONA (conte gaulois)

Un soleil printanier illumine le vallon ; une brise légère fait bruisser les feuilles des peupliers. Arrêtée au bord d'un ruisseau, une jument blanche se désaltère tandis que son jeune poulain gambade autour d'elle. Sur son dos, assise en amazone, une gracieuse écuyère porte une longue robe plissée aux amples manches mi-courtes. Ses cheveux, disposés en deux bandeaux séparés par une raie, tombent en chignon sur sa nuque. Quelques mèches, échappées durant la course, pendent sur son front. La belle cavalière, se servant de l'eau comme d'un miroir, réajuste sa coiffure... Le poulain, fatigué de courir, vient téter sa mère ...

Sans bruit, pour ne pas faire fuir la belle apparition, des paysans, qui travaillaient à proximité, se sont approchés. Un sourire illumine leur visage lorsqu'ils reconnaissent Épona, la déesse à la jument. Elle s'est arrêtée dans leur champ : la prochaine moisson sera donc abondante !

L'un d'entre eux, Nertovir, un Gaulois réputé pour sa ruse, a alors une idée.

« Capturons le poulain d'Épona, dit-il à ceux qui l'entourent, et nous serons assurés d'avoir chaque année des greniers bien remplis, des troupeaux sains et gras ... »

Courant jusqu'au hameau voisin, il ameuté tous les hommes qu'il peut trouver. Munis des filets qui leur servent d'ordinaire à attraper les sangliers, ils reviennent vers le pré où se trouve toujours la divine cavalière ... Les paysans se déploient en un large cercle autour du champ puis ils avancent très lentement, presque en rampant, vers la jument. La boucle se resserre. Quand Épona aperçoit le piège, elle talonne sa monture qui part au galop. Les Gaulois se précipitent en hurlant vers le jeune poulain qui broutait à l'écart. La pauvre bête, effrayée, voudrait s'enfuir, mais des filets, jetés de tous côtés à la fois, s'abattent sur elle. Le poulain s'empêtre dans les mailles de chanvre ; il culbute, se débat. Les hommes réussissent à lui passer des nœuds coulants autour des pattes. Immobilisé par les cordes, le poulain d'Épona est ramené jusqu'à l'écurie de Nertovir. Pour plus de sûreté, on renforce la porte avec de solides madriers.

Au milieu de la nuit, Nertovir est éveillé par les aboiement de ses chiens. Il se lève en hâte et sort de sa maison. Dehors, il rencontre d'autres paysans, alertés eux aussi par des bruits suspects. Certains ont cru apercevoir, glissant entre les chaumières, l'ombre d'un cheval blanc et de sa cavalière. Ils ont immédiatement pensé à Épona et se sont dirigés vers l'écurie de Nertovir, mais la porte demeure bien fermée, les madriers n'ont pas été dérangés. À demi rassuré, chacun retourne se coucher.

Quand, au matin, Nertovir va nourrir le poulain, quelle n'est pas sa stupéfaction de retrouver l'écurie vide !

Un grand trou percé dans le mur du fond a permis à l'animal de retrouver la liberté. Aucun doute, la mystérieuse cavalière qui, cette nuit, rôdait dans le hameau était donc Épona. Nertovir regrette sa folle entreprise. Il craint maintenant la vengeance de la déesse dont il voulait s'approprier le poulain !

LA COLERE DE TARANIS (conte gaulois)

Depuis plusieurs heures déjà, Dagolitos et Éporédax escaladent la Montagne sacrée. Les deux guerriers ont dépassé les derniers arbres et ils avancent maintenant au milieu d'une lande de bruyères. Ils s'arrêtent pour reprendre haleine. Le silence des lieux les impressionne ; ils sentent confusément dans cette solitude une mystérieuse présence. Instinctivement, pour se rassurer, ils serrent la poignée de leur longue épée. Ils regrettent d'avoir relevé ce stupide défi lancé à la fin d'un banquet un peu trop arrosé. Pourquoi ont-ils clamé qu'ils étaient prêts à aller jusqu'au sommet de la Montagne sacrée ?

En ce moment, ils pensent avoir agi avec beaucoup de légèreté et ils comprennent le caractère insensé de leur décision.

Ils seraient bien davantage effrayés s'ils pouvaient voir là-haut, au-dessus d'eux, le grand Taranis qui les observe avec agacement. Le maître des cieux fronce les sourcils et passe nerveusement sa main dans sa barbe bouclée. Il n'apprécie guère l'audace de ces insolents qui essaient de se rapprocher des dieux !

Les deux amis hésitent. En bas, le monde paraît si petit, si lointain. Ils ont l'impression d'être entré dans un autre univers. Ne vaudrait-il pas mieux rebrousser chemin pendant qu'il en est encore temps ? Pourtant, le sommet se dresse à proximité. Ce serait dommage de renoncer si près du but !

Malgré leur inquiétude, Dagolitos et Éporédax reprennent leur marche. Alors, Taranis, voyant l'entêtement des deux hommes, laisse brutalement éclater sa colère. Saisissant une des spirales qu'il porte à l'épaule, il la jette rageusement vers la terre. Un éclair aveuglant déchire le ciel. Puis le dieu pousse de toutes ses forces la roue du char solaire placée à ses côtés : un grondement terrifiant envahit l'espace, un bruit épouvantable qui vient de partout en même temps. On ne viole pas impunément le domaine des dieux, et en particulier celui du grand Taranis !

Affolés, les Gaulois se pressent l'un contre l'autre. Ils sursautent à chaque fois que la foudre s'abat sur la montagne. Comme ils préféreraient être sur un champ de bataille, face à des ennemis en armes ! Ils ont jeté leur épée pour montrer leurs intentions pacifiques. A quoi d'ailleurs leur servirait-elle contre les puissances divines ? Pour la première fois de leur vie, ils ont peur. C'est sûr, d'un moment à l'autre, le ciel va leur tomber sur la tête !

« Teutatès ! O Teutatès ! » Ils implorent désespérément le protecteur de leur tribu, celui qu'on invoque contre tous les dangers : guerre, épidémie, famine. Le bon Teutatès pourra-t-il arrêter le courroux de Taranis, ce terrible maître du feu céleste que les prêtres n'apaisent que par le sacrifice de victimes brûlées vives ?

Dagolitos et Éporédax trouvent que les rochers qui les entourent ont pris subitement des formes étranges, celles de monstres menaçants, de silhouettes inquiétantes qui semblent se préparer pour une troublante sarabande. Les deux guerriers repensent à ces histoires que leur racontaient jadis leurs pères : celle de ce berger pétrifié avec son troupeau ; celle aussi de ce géant celte qui se battit seul pendant trois jours et trois nuits contre une armée entière avant de succomber. Ne dit-on pas que ces deux pointes perdues là-bas dans la brume seraient les cornes de son casque !

Cependant Taranis, malgré sa sinistre réputation, n'est pas impitoyable. Il a presque épuisé sa réserve d'éclairs. Sa roue s'éloigne ; le tonnerre devient plus sourd. Profitant de l'accalmie, les Gaulois se précipitent jusqu'à la forêt où, cachés sous les arbres, ils se sentent en sécurité.

La colère du dieu retombe peu à peu. Il esquisse même un léger sourire de satisfaction, heureux d'avoir pu, une fois encore, montrer sa puissance et donner une leçon à ces Gaulois trop téméraires. Ce n'est pas de sitôt qu'un homme s'avisera de tenter à nouveau une telle

aventure ! Le sommet de la Montagne restera un endroit inviolé et sacré comme le sont la plupart des lieux élevés du pays.

La déesse Arduinna, chevauchant un farouche sanglier, veille sur le massif boisé des Ardennes, tandis que la divinité Vosegus règne sur le massif vosgien. Ainsi, tous les lieux où la terre se rapproche du ciel sont-ils considérés par les Gaulois avec respect et vénération.

LA LEGENDE DE LA LICORNE (conte médiéval)

Dans la forêt de Brocéliande au pays des légendes et des fées allaient en toute liberté les elfes et les lutins qui bénéficiaient d'un immense privilège en ces temps biens troublés : ils étaient invisibles pour les hommes et le Prince des Ténèbres, seuls les enfants et les gens bien pensants pouvaient les voir gambader, jouer ou se chamailler dans la nuit, car les lutins, gais par nature, ne pensaient qu'à rire, s'amuser et danser.

Le peuple des lutins ayant une âme d'enfant, choisissait toujours pour chef le plus jeune d'entre eux, il devenait :

Le Prince des Lutins ...

... Mais un jour, né d'un éclair venu du ciel, apparut sur terre un étrange animal ressemblant à un cheval, il portait sur le front une magnifique corne, aussi les lutins l'appelèrent :

La Licorne ...

... Le Prince des Lutins devint ami avec la Licorne qui, en échange de son amitié, lui permit de monter sur son dos.

... Ainsi, accompagné de son peuple, le Prince des Lutins entreprit un grand voyage avec la Licorne dans le royaume du Prince des Ténèbres ...

... La nuit était si grande que la Licorne ne trouvait plus son chemin. Apparut alors la Fée Viviane qui d'un seul coup de baguette magique fit jaillir la lumière de la corne de la Licorne, et le jour gagna sur la nuit, au grand émerveillement du peuple des Lutins.

Le Prince des Ténèbres entra alors dans une violente colère et sortit de la nuit pour affronter la Licorne.

Dans ce combat, il réussit à s'emparer de la corne de l'animal qui perdit ainsi immédiatement tous ses pouvoirs surnaturels et redevint un simple cheval ...

... Merlin décida de faire régner l'Ordre et le Droit, de défendre les pauvres et les opprimés et de secourir le peuple des hommes.

... Pour cela, il fit venir à lui la corne que le Prince des Ténèbres avait arraché au front de la Licorne et la transforma en une magnifique épée dotée de pouvoirs surnaturels. Merlin la nomma :

Excalibur ...

... Puis il fit venir Arthur, qu'il savait être Chevalier de haute lignée pour lui remettre l'Épée, mais surgit alors de la nuit le Prince des Ténèbres prétendant également à l'Épée.

... Merlin décida alors qu'un grand tournoi où le champion deviendrait le propriétaire de l'Épée de Justice ...

Le jour dit, sur le lieu dit, Arthur et son ami Mélián des Lys accompagnés de leurs écuyers portant fièrement bannières et étendards se présentèrent face au Prince des Ténèbres accompagné d'un cavalier viking suivis de leurs hommes d'armes puissamment armés pour :

Le Grand Tournoi ...

... Merlin et la Fée Viviane présidèrent la cérémonie afin d'en assurer le bon déroulement suivant le code d'honneur de la Chevalerie ...

... Le Prince des Ténèbres et son compagnon le Chevalier Viking battus en tournoi par Arthur et son ami Mélián des Lys n'acceptèrent pas leur défaite.

... Dans une dernière trahison il attaqua Arthur alors que la Fée Viviane venait de lui remettre Excalibur l'Épée magique. Arthur, tout en esquivant l'attaque frappa d'un coup d'Excalibur l'épée du Prince des Ténèbres qui dans un grand éclair se brisa en deux.

... Sous la menace de la Fée Viviane et de Merlin, le Prince des Ténèbres retourna dans la nuit d'où il ne revint jamais. Arthur, champion du tournoi, devint Roi et Chevalier de ...

La Table Ronde

Mais ceci est une autre histoire...